

*Ministère de l'Enseignement supérieur et des recherche Scientifique*

*Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou*

*Faculté des Lettres et des Langues*

*Département de Français*



## *Mémoire de Master*

Domaine : lettres et langues étrangères

Filière : langue et littérature françaises

Spécialité : langue et culture francophone

### *Sujet*

**De la violence à la révolte féminine à  
travers le roman « *Le chatiment des  
hypocrites* » de Leila Marouane.**

Présenté par :

Mme Jouadi Kamilia

M<sup>elle</sup> Arab Ouardia

Encadré par : Mme Berki

Examiné par : Mme Assam

Mme kacete

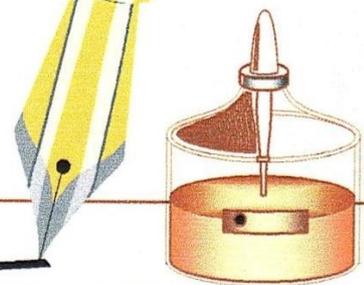
**Promotion : 2016 /2017**

m

# Remerciement

*Nous tenons à remercier notre directrice de recherche  
Madame Berkj pour son aide, sa patience et son soutien  
qui nous ont été précieux pour l'acheminement et la  
réalisation de notre travail.*

*Nous remercions également tous les enseignants du  
département de français qui ont été à notre  
disponibilité. ainsi que les membres de jurys pour leur  
compréhension et leur disponibilité, Enfin, nous tenons à  
exprimer notre profonde gratitude à tous ceux qui nous  
ont aidé à réaliser ce travail.*



## Dédicaces :

Je dédie ce travail

À mon cher oncle Said qui m'a élevé et éduqué depuis mon  
enfance.

À ma mère qui m'a fait venir au monde.

À ma chère tante Fatima que je considère comme une  
deuxième maman.

À ma chère sœur Hayet et ses filles : Mélissa, Mélina et  
Maïssa.

À ma chère sœur Hassina et ses filles : Fairouz, Salsabil et  
Nedjoua.

À mon cher frère : Samir et ses deux fils : Juba et Céliane.

À mon cher petit frère Zine Dine.

À mes chers beaux-frères : Hakim et surtout Kader qui m'a  
soutenu dans ma vie. Il été mon bras droit. Je le  
remercie pour ce qu'il m'avait offert.

À la mémoire de ma grand-mère Djouher et mon grand-père  
Ali, qu'ils reposent en paix. Et à mon cher mari  
Abdessalam qui a donné un sens à ma vie.

## Dédicaces :

Je dédie ce modeste travail :

A mon cher père qui m'a encouragé et tous donné pour ma  
réussite et mon éducation.

A ma mère qui a tellement prié pour moi.

A mes chères sœurs Kenza, Zohra et son mari Sofiane.

A mon cher frère Mohamed.

A la mémoire de mon frère Abdelghani qui restera toujours  
vivant dans mon cœur.

Je dédie aussi ce travail à tous mes amis chacun à son nom.

A ma camarade et chère sœur Kamilia.

Ouardia

# INTRODUCTION GENERALE

## INTRODUCTION GENERALE

La violence sous ses différents types est parmi les phénomènes les plus dangereux qui menacent la vie humaine en général et celle des femmes en particulier. La femme en tant qu'être faible subit plusieurs formes de violence qu'elle soit verbale ou corporelle, familiale, conjugale et même à l'extérieur du domicile. Ce fléau a marqué les sociétés maghrébines en général notamment l'Algérie des années 1954/1962 (la guerre de libération) et l'Algérie post-indépendante en particulier, où la femme algérienne a vécu la violence du colonisateur français et même celle du terrorisme. Cette violence a pour but de réduire la femme au néant, voire de la soumettre. Mais cette femme a senti sa marginalisation et a combattu pour avoir une place dans sa société tout en luttant pour l'égalité des deux sexes et pour reprendre ses droits confisqués. Cette femme combattante a pu révéler ses souffrances à travers l'écriture qui a été choisie comme moyen de transmission de la vie misérable de la femme algérienne et de partager sa douleur avec le monde entier. Elle trouve sa liberté dans ses écrits, écrire tout ce qui traverse son esprit sans avoir ni honte ni peur du vocable choisi. C'est le cas de Leila Marouane, qui a choisi l'écriture pour résister face à l'homme qui se considère comme maître supérieur de la femme.

Leila Marouane, écrivaine algérienne contemporaine, de son vrai nom Leila Zineb Michentel, est née en 1960 à Djerba (Tunisie), sa naissance sera ensuite déclarée en Algérie où elle a vécu jusqu'à 1991. D'un père communiste antireligieux et d'une mère qui mène un combat féministe et anticolonialiste, elle est surnommée « la Jeanne d'Arc de djebel ». Après des études de médecine écourtées, elle entre à l'institut des langues étrangères. Elle travaille dans des rédactions francophones d'abord comme correctrice puis journaliste. Elle est aussi la fondatrice de la boutique des écritures et conseillère littéraire et éditrice indépendante depuis 2010. Elle est aussi membre de la société des gens de lettres. Elle publie plusieurs œuvres littéraires :

*La fille de la Casbah* (roman), Julliard, 1996.

*Ravisser* (roman), Julliard, 1998.

*Le Châtiment des hypocrites* (roman), le Seuil, 2001.

*La jeune fille et la mère (roman)*, le Seuil, 2005.

*La vie sexuelle d'un islamiste à Paris (roman)* Albin Michel, 2007....

Cette écrivaine a pu témoigner du statut de la femme en Algérie pendant les années 1990/2000, une époque où le pays a été sous la domination des extrémistes islamistes. Elle a réussi son témoignage en tant que victime qui a échappé à la mort en transmettant sa terreur et celle de toutes les femmes de cette période.

« *Le Châtiment des hypocrites* » est le troisième roman de Leila Marouane, ses événements se déroulent durant la guerre civile, une époque sombre qui a marqué l'Algérie des années 1990/2000. C'est un roman virulent, douloureux où l'écrivaine dénonciatrice lève le voile sur les violences faites aux femmes dans ce pays misogyne dans le but de revendiquer une liberté absolue et égalitaire à l'homme. C'est un combat par l'écriture où Marouane invite toutes les victimes de l'oppression masculine à lutter contre leurs ennemis qui est l'homme. A propos de ce roman, Marouane le présente comme : « ... roman sur les silences, sur les non-dits. C'est aussi ma façon d'inviter toutes les femmes, celle qui me sont proches comme celles que je ne connais pas, les femmes du monde-entier, à dire. A ne plus avoir peur de dire »<sup>1</sup>. Ce roman est le fruit d'une double colère, celle d'avoir été agressé par un islamiste qui l'a attaqué à la sortie de son travail, et la perte de son amie d'enfance « Faddia » en 1993, à qui elle le dédiera. Marouane proclame :

*J'aurais pu débiter dans l'écriture avec le châtime des hypocrites. Par rapport au silence. Mais j'ai refoulé ma propre agression, j'ai refoulé la mort de Faddia. Jusqu'à ce livre... En l'écrivant j'ai eu la sensation de me dégager de mes propres refoulements. Je pensais me raconter moi ; je ne me rendais pas compte que l'histoire de Faddia a été là, en filigrane. Faddia a été tuée. J'ai décidé qu'elle allait survivre*

Nous avons choisi ce roman comme corpus pour étudier la femme victime non seulement des islamistes mais aussi de sa famille, sa société et l'état. Elle a été bannie et marginalisée. En effet, le personnage principal de ce roman est une femme exemplaire de la quotidienneté amère de la femme algérienne de la décennie noire. Le choix de ce roman se justifie par les problèmes sociaux traités par l'écrivaine à l'exemple de la violence, les traditions et les mœurs en Algérie et le regard de la société sur la femme violée et la prostituée. Donc, nous

---

<sup>1</sup>Névine El Nossery, *Témoignages fictionnels au féminin : Une réécriture des blancs de la guerre civile algérienne*, Amsterdam-New York, N Y 2012. <https://books.google.dz/books?isbn:9401208670>.

souhaitons donner un éclaircissement sur la victimisation de la femme algérienne en 1990/2000 à travers le protagoniste de notre roman.

Notre problématique s'articulera sur les différents types de violences faites aux femmes durant l'époque du terrorisme algérien à travers le personnage principal du roman. Les racines de cette violence. Nous nous interrogerons sur les moyens déployés par Leila Marouane pour décrire ladite violence. Et comment la femme violée réagit-elle devant son sort malheureux ?

Afin d'étudier ce phénomène social, nous avons opté pour une étude sociocritique afin de pouvoir analyser et étudier les fléaux sociaux traités par l'écrivaine.

Notre travail se subdivisera en deux parties. La première traitera l'analyse du titre et le résumé du roman, l'écriture algérienne de la décennie noire, l'analyse de l'écriture Marouanienne et la thématique de la violence.

La deuxième partie sera consacrée à la thématique de la révolte féminine.

# PREMIERE PARTIE

## **Première partie :**

### **Chapitre I : Etude du roman.**

Ce chapitre portera sur l'analyse du titre et le résumé de ce roman.

#### **1.1 Analyse du titre :**

La notion de para-textualité se définit comme : « La relation d'un texte avec ce qui l'accompagne, (titre, préface, note, épigraphe, illustration, prière d'insérer), est l'un des lieux privilégiés de l'action et de la réception de l'œuvre par le lectorat »<sup>2</sup>

Le titre est l'un des éléments para textuel qui attire le lecteur, crée un sentiment de curiosité et l'incite finalement à le lire. Avant de choisir un livre, le lecteur choisira le titre qui le séduit et lui plait ; ce signe hors-texte joue un rôle très important dans la séduction et l'attraction du public. Selon Christiane Achour la tâche du titre est : « D'impliquer, le lecteur en l'appelant à la lecture et de provoquer chez lui un sentiment d'admiration et d'intérêt, toujours renouvelés »<sup>3</sup>. Il existe un lien étroit entre le titre et l'œuvre, il avertit le lecteur du contenu de l'œuvre, il donne une vision générale et un aperçu sur le texte avant d'entamer sa lecture et il assure son accueil par le public. A ce propos Christiane Achour et Simone Rezzoug disent: « ... (Le titre) doit être à la fois stimulation et début d'assouvissement de la curiosité de lecteur... »<sup>4</sup>. La relation du titre à l'œuvre est une relation indissociable. On ne peut pas les séparer car il n'existe jamais un livre sans titre. Le titre informe du contexte de l'œuvre et celle-ci est une suite, un éclaircissement du titre. Le titre complète l'œuvre. En abordant cette relation entre ces deux énoncés Claude Duchet dit:« Le titre du roman est un message codé en situation du marché, il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire, en lui, se croisent nécessairement littéralité et socialité »<sup>5</sup>. Pour lui le titre et l'œuvre sont complémentaires « l'un annonce, l'autre explique »<sup>6</sup>

Le titre de notre roman est « *Le châtiment des hypocrites* ». Il se compose de deux notions, « Châtiment » et « Hypocrites ».

---

<sup>2</sup>Genette, Gérard, *Palimpseste, La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>3</sup> Christiane Achour, *Collection poétique*, Ed. Seuil, Paris, 1987, p68.

<sup>4</sup> Christiane Achour, Simone Rezzoug, *Convergences critiques*, OPU, Alger, 1990, P.28.

<sup>5</sup>Duchet Claude, *Convergence critique, introduction à la lecture littéraire*, Alger, OPU, 1990, P28.

<sup>6</sup> Idem.

« Le châtement » peut être défini comme : Le fait de châtier, peine sévère infligée à une personne que l'on veut corriger. Puniton en générale. Expiation, pénitence.<sup>7</sup>

« L'Hypocrite » : bas latin hypocrita, du grec hypocrites « acteur, mime » →hypocrisie. Personne ne qui fait preuve d'hypocrisie. Fourbe, imposteur, jésuite, sainte nitouche, sournois (Faux jeton ; Faux cul, faux derche). Quelle hypocrite ! Faire l'hypocrite (Le petit saint). \_ Spécial faux dévot. Bigot, pharisien, tartufe.<sup>8</sup>

Ces deux termes ont des connotations religieuses, car les hypocrites se sont ceux qui cachent leurs tempéraments, et fond montrer aux gens le contraire de ce qu'ils sont. Se sont des porteurs de masque, ils sont connus par : le mensonge, la tromperie, la ruse et la haine envers autrui. Ce terme est évoqué dans le Coran, il fait allusion aux gens vicieux qui pratiquent les cinq piliers de l'islam (la chahada, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage) par ostentation. Ils sont insincères dans leurs foi, tantôt on les trouve avec les croyants et tantôt avec les impies, et ils ne pratiquent pas la religion correctement.

Et le châtement que Dieu leur réserve est l'enfer. Cela est prouvé dans un verset coranique Sourate At-Tawbah 9 : Verset 67-68.

Revenons à notre roman, « Le châtement des hypocrites » appelle à une double interprétation. D'une part il fait référence au châtement infligé à Fatima Kosra par les islamistes qu'elle considère comme des hypocrites (car ils prétendent suivre la loi divine, alors que leurs faits montrent qu'ils contredisent toute législation islamique). Ce châtement est celui de toute sorte de violence que ce soit corporelle, physique et symbolique, le viol qu'elle a vécu durant sa séquestration au maquis.

D'autre part, il évoque la vengeance de Fatima Kosra et le châtement qu'elle a infligé aux hommes en général après sa libération, et son mari en particulier (qui est devenu islamiste). Fatima Kosra a pris le rôle de Dieu ou bien d'un juge qui a le droit de condamner et de châtier, et elle a réussi à se faire justice, et à se venger de ses ennemis.

---

<sup>7</sup> Le Petit Robert, Dictionnaire Alphabétique Analogique De La Langue Française. De Paul Robert, Sous La Direction De Josette Rey-Debove et Alain Rey, Nouvelle édition millésime 2015.

<sup>8</sup> Le petit Robert. Op. Cit.

## 2.1 Résumé du roman :

« *Le châtime des hypocrites* » est le troisième roman de Leila Marouane, où elle met en scène un protagoniste « Fatima Kosra », qui travaille comme sage-femme dans un hôpital à Alger. Un jour en se rendant à son travail, elle a été enlevée par les islamistes qui voulaient qu'elle soigne leurs blessés au maquis.

Durant son enfermement au djebel, elle a subi le viol, la torture et l'humiliation, et après sa libération, enceinte et blessée, elle a été reniée par sa société et sa famille qui la responsabilise de sa disparition. Elle a été accueillie dans un hospice, dans lequel elle a habité un an. Après son accouchement, elle abandonne sa fille. Par la suite elle a passé sa vie en trainant d'un hôtel à un autre, et elle s'est mise à l'errance et à la prostitution sur les trottoirs d'Alger. Sa famille avait honte d'elle, pour sauver leur honneur, elle lui a arrangé un mariage avec un voisin d'enfance « Rachid Amor ».

Fatima accepte ce mariage avec joie, en voyant que ce mari peut transformer sa vie d'enfer en paradis terrestre.

Après son installation en France avec Rachid Amor, elle revit de nouveau les moments infernaux de son passé. Elle était déçue par ce mari ivrogne, qui finit par rejoindre les rangs des extrémistes islamistes. Il décide de la répudier et la rapatrier, après avoir découvert le passé caché de sa femme. Sans même chercher à comprendre, il l'ignore, l'égratigne par des mots blessants.

Fatima Kosra explose vers la fin de rage, elle se venge d'elle-même, en provoquant une fausse couche, et de son mari qu'elle tuera vers la fin du roman.

## Chapitre II : L'écriture algérienne durant la décennie noire.

Dans ce chapitre, nous allons exposer la mission de l'intellectuel algérien durant la guerre civile, qui est la dénonciation des crimes des islamistes par le biais de l'écriture, cette prise de la parole est sous l'effet de l'urgence et d'une obligation de témoigner. On assiste à la naissance d'une nouvelle écriture féminine. Des femmes qui franchissent le seuil de la peur, pour écrire leur destin et dévoiler leurs conditions malheureuses.

Durant les années 1990, l'Algérie a connu une guerre civile, où règne la terreur, l'angoisse et la détresse. A cette époque l'Algérie a subi la violence et les affres de la mort. Ce climat terrifiant va bouleverser la société algérienne. En souhaitant un changement meilleur pour leurs pays, les écrivains (hommes et femmes) vont s'emparer du stylo comme arme pour dénoncer les abus des islamistes, et l'écriture est le seul médiateur pour dire l'inexprimable. Charles Bonn témoigne :

« La parole littéraire, grâce peut-être à son aspect dérisoire, est probablement le seul lieu où l'innommable risque d'entrevoir un sens, qui permettra de vivre malgré tout »<sup>9</sup>

Remarquons que les thèmes développés sont toujours les mêmes, ce qui diffère est bien le style des écrivains. Rachid Mokhtari affirme :

*Ces textes sont irrigués par une eau qui a pour nom l'Algérie, ancrés dans ce territoire, développent, des mêmes intimement liés à l'actualité nationale chargée d'images hallucinantes d'horreur. Le réel au métaphorique pas une production qui n'élude l'Algérie et ne soit identité déchirée* <sup>10</sup>

### 2.1 Ecriture de l'urgence :

L'urgence: vient du Latin « urgere », qui signifie : « pousser » ou « presser ». Selon Marie Estripaut-Bourjac : « l'urgence, c'est la circulation de la parole, afin d'apprendre à se connaître et à s'écouter et de (re)tisser des liens sociaux avec le reste de la communauté et du pays »<sup>11</sup>. L'écriture de l'urgence est cette pression imposée sur l'intellectuel qui le pousse à agir par le biais de l'écriture. En Algérie elle est directement liée à la guerre civile. Marie Estripaut-Bourjac affirme que : « (l'écriture de l'urgence) veut appréhender les crises que

---

<sup>9</sup>Charles Bonn et Farida Bouali « Paysage littéraire algérien des années 90 et post-modernisme littéraire magrébin », in paysages littéraires algériens des années 90 : témoignage d'une tragédie ?, éd, L'Harmattan, Paris, 1999, p. 7.

<sup>10</sup>Rachid Mokhtari, *La Graphie de l'horreur*, essai sur la littérature algérienne, Chihab Edition, Alger, 2002, p 17.8.

<sup>11</sup>Marie Estripaut-Bourjac, *L'écriture de l'urgence en Amérique Latine*, presses Universitaires de Bordeaux, p60.

traverse sa société, au risque d'y perdre cette dimension esthétique qui lui fait tant défaut aux yeux de ses détracteurs. En privilégiant le souvenir, l'émotion et la réaction à des événements encore proches, cette écriture choisit un temps de l'urgence, qui s'oppose à la valeur de pérennité attachée à l'œuvre d'art »<sup>12</sup>

En Algérie, durant les années 1990, et face à la violence qui déchire le pays, de nombreux écrivains et écrivaines se sont mis à écrire, en sentant l'urgence de dire l'Algérie sanglante, et le peuple écrasé sous le joug des islamistes. Personne n'a échappé à la sauvagerie des extrémistes même les intellectuels, les journalistes et les artistes ... Ils ont été battus, assassinés en raison de leurs critiques des islamistes, vu qu'ils représentent une menace pour leur idéologie (celle des terroristes). Prenant l'exemple de Tahar Djaout qui a été assassiné en 1993.

*D'ailleurs la barbarie qui secoue le pays ne s'y est pas trompée, qui commença par choisir pour cibles les créateurs. En Algérie, les intellectuels ont été pourchassés et souvent assassinés. Le premier de cette longue série noire fut Tahar Djaout, assassiné en 1993 et devenu très vite un symbole. 13*

Sans oublié les viols des femmes et les massacres des innocents durant cette époque. Ceci témoigne l'état d'urgence décrété en Algérie d'où l'urgence de l'écriture, à ce propos Rachid Boudjedra dit : « Il y'a une urgence à écrire(...) à dire les choses »<sup>14</sup>

Sadek Aissat affirme que :« Il est vrai qu'il y a cet aspect d'urgence dans ce qu'écrivent les écrivains d'aujourd'hui, de notre génération. On est pressé(...), on sent qu'il se passe quelque chose et on a envie d'en parler sur le vif »<sup>15</sup>

Cette écriture dite d'urgence est issue de cette crise où se trouve la société algérienne, liée directement à cette inhumanité qui attriste le peuple algérien, à cette barbarie qui s'acharne sur le pays d'où l'apparition d'une nouvelle écriture comme l'annonce la journaliste Hammadou :

Les événements tragiques qui secouent le pays depuis le début de la décennie écoulée ont (...) suscité une nouvelle littérature algérienne qualifiée

---

<sup>12</sup>Ibid., p. 56.

<sup>13</sup> Charles Bonn et Farida Bouali. Op. Cit, p.07.

<sup>14</sup>Ibid. P. 35.

<sup>15</sup>Ibid. P. 36.

de « littérature de l'urgence ». (...), cette littérature dont l'origine est « le drame qui se joue dans les arènes de l'histoire contemporaine de l'Algérie »<sup>16</sup>

En résumé, l'écriture algérienne des années 1990 se caractérise par l'urgence de dire et de témoigner de l'atrocité et la barbarie des islamistes.

**2.2 L'écriture Féminine des années 1990 :** Des femmes privées de leurs paroles durant la décennie noire ont trouvée refuge dans l'écriture, en franchissant le seuil du mutisme, à travers l'écriture afin de dénoncer la marginalisation, la phallocratie et cette injustice à l'égard des femmes.« De nombreuses femmes algériennes se sont lancées dans l'aventure de l'écriture à partir du conflit qui déchire leurs pays »<sup>17</sup>. Ces femmes participent à la guerre civile par leurs écrits, et luttent contre leurs sorts malheureux imposés par les islamistes.« Des femmes algériennes se manifestent par écrits et par l'image. Leurs peurs et désirs, leurs attentes et déceptions marquent bien plus l'engagement /la participation au conflit »<sup>18</sup>

On assiste à une diversité de genres littéraires et de voix féminines, à titre d'exemple le roman de Meissa Bye « Au commencement était la mer »<sup>19</sup>, Hafsa Zinai Koudil avec son roman « Sans voix »<sup>20</sup>, « La prière de la peur » de Latifa Ben Mansour<sup>21</sup>, ainsi que « Le Châtiment des hypocrites » de Leila Marouane<sup>22</sup> qui fera l'objet de notre étude. Rachid Mokhtari affirme :

*Une cinquantaine d'ouvrages en langues française tous les genres confondus, romans, chroniques, témoignages, essais, ont surgi comme autant de graphies acérées brutales et abruptes pour dire l'urgence face à la violence islamiste qui ensanglante toutes les régions algériennes, de sa capitale à ses confins montagneux* <sup>23</sup>

L'œuvre littéraire est un miroir de la société, tout comme l'écrivain algérien de la décennie noire qu'on considère comme « porte-parole » de la réalité amère des algériens, de cette tragédie qui règne dans ce pays, dans la mesure où celle-ci rappelle la tragédie grecque. Charles Bonn déclare que : « Les années 90 manifestent au grand jour de l'horreur un ciel

<sup>16</sup>Ghania Hammadou, « Littérature algérienne : l'empreinte du chaos », Le Matin n°2873, lundi 6 août 2001.

<sup>17</sup>Benjamin Stora, *La guerre invisible*. Algérie, années 90, Presses de Science po ; 2001. P.99.

<sup>18</sup>Benjamin Stora. Op. Cit. P102.

<sup>19</sup> Bye Maissa, *Au commencement était la mer*, Paris, Edition Marsa, 1996.

<sup>20</sup>Hafsa Zinai koudil, *Sans voix*, Edition Plon, 1997.

<sup>21</sup> Ben Mansou Latifa, *La prière de la peur*, Edition La Différence ,1997

<sup>22</sup>Marouane Leila, *Le Châtiment des hypocrites*, Edition Seuil, 2001.

<sup>23</sup> Rachid Mokhtari. Op. Cit. P.39.

vidé de ses dieux, comme celui de la tragédie grecque »<sup>24</sup>. L'écrivain est un alter ego de sa société comme nous l'avons dit précédemment, tel que le définit Jean Paul Sartre : « L'écrivain est un parleur :il désigne, démontre, ordonne, refuse, interpelle, supplie, insulte, persuade, insinue »<sup>25</sup>, sa tâche principale est de témoigner de désarroi des algériens sous les griffes du terrorisme, de cette société gangrenée, de la vie misérable des femmes sous l'autorité masculine (l'obéissance féminine), et le pouvoir patriarcal à la défaveur des femmes.« Il ne s'agit plus ni d'anticolonialisme ni de contestation des états en place mais une sorte de prise en charge directe de la lourdeur du réel »<sup>26</sup>

Ces citations sont illustratives de la tâche de l'écrivain, Latifa Ben Mansour(1997), s'agissant de son Livre « La prière de la peu » : « J'y témoignais de cette Algérie que je tiens au plus profond de moi »<sup>27</sup>

Assia Djebar(1996) ajoute que :« Le rôle de l'écrivain est peut-être simplement de témoigner quelquefois de blessures »<sup>28</sup>

En conclusion, la littérature féminine algérienne des années 1990/2000 est marqué par un contexte de l'urgence de dire leurs situations, et vouloir lever le voile sur la réalité tragique de l'Algérie, où l'homme domine la femme et la prive de ses droits. Les évènements de la décennie noire ont ressuscité chez la femme un désir de lutte et de combat envers les hommes en général et les islamistes en particulier.

### **2.3 Devoir obligatoire de témoigné :**

Durant cette époque sombre, le témoignage de ce climat farouche et de cette Algérie malade est devenu un acte obligatoire pour l'intelligentsia algérien.« Le témoignage sur la terreur du quotidien dans un pays semble en effet devenu depuis peu une sorte de parcours obligatoire pour les textes de nouveaux auteurs algériens publiés en France ... »<sup>29</sup>. L'écriture semble être une responsabilité des écrivains pour dénoncer les crimes commis contre tous les algériens en générale et les femmes en particulier. Rachid Boudjedra témoigne de cette responsabilité en affirmant que : « On est tous responsable de la montée de

---

<sup>24</sup> Charles Bonn et Farida Boualit. Op. Cit. p.22.

<sup>25</sup> Jean Paul Sartre, *qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1948, P25.

<sup>26</sup> Charles Bonn et Farida Boualit. Op. Cite, p.10.

<sup>27</sup>Ibid. p.31.

<sup>28</sup>Ibid. p.30.

<sup>29</sup>Charles Bonn et Farida Boualit. Op. Cite, P.16.

l'intégrisme »<sup>30</sup>. «(...) L'écrivain algérien se conçoit en intellectuel-responsable au sein de la cité »<sup>31</sup>.

L'écriture des années 1990 est une sorte de solidarité sociale entre les écrivains algériens, c'est une écriture iconoclaste qui s'attaque à des sujets tabous tel que la quotidienneté de l'horreur, l'écrasement de la femme par son chef autoritaire qui est l'homme, les conditions défavorables de la femme, ainsi que la réalité amère d'être femme algérienne à cette époque-là. Roland Barthes affirme que : l'écriture est « d'actes de solidarité historique »<sup>32</sup>Ces écrivains qui se solidarisent par le biais de l'écriture (une écriture dénonciatrice) ont pour but de changer leurs situations en meilleurs. Certains écrivains/écrivaines s'interrogent sur l'état actuel de l'Algérie, sur les origines de cette nouvelle guerre, en posant les questions suivantes : Comment l'Algérie est-t-elle arrivée là ? Pourquoi cette guerre fratricide ? Et quelle est l'avenir de ce pays ?

Ces citations soulignent l'inquiétude de ces écrivaines :Assia Djebbar, dans son Livre « Le Blanc de l'Algérie »<sup>33</sup>déclare : « je me pose au fond la question :Pourquoi le drame actuel ? »<sup>34</sup>. Dans le même cadre, Leila Sabbar affirme, dans son roman, « La fille au balcon » :« C'était la guerre, c'est encore la guerre, chez nous, entre nous. Quelle malédiction ...Pourquoi cette malédiction sur nous, les Algériens, pourquoi ? »<sup>35</sup>

Le journaliste français Thomas Ferenczi, dans Le Monde des 14/15 Septembre 1997, dira l'impossibilité de percer les secrets de cette guerre :

Il est impossible aux journalistes de se rendre sur place, impossible de connaître des circonstances exactes des tueries, impossible de saisir avec certitude qui sont les assassins et quelles sont leurs motivations, impossible vraiment de faire part des manipulations, des règlements de comptes, des manœuvres auxquelles se livrent les différentes factions en place.<sup>36</sup>

Cela signifié l'absurdité des origines de cette guerre ainsi que les finalités des actes de ces terroristes.

---

<sup>30</sup>Ibid. P.27.

<sup>31</sup> Ibid., P.28.

<sup>32</sup>Barthes,Roland, *Le degré Zéro de l'écriture suivi de nouveaux essaiscritiques*, Ed Seuil, coll-point, 1972.

<sup>33</sup>AssiaDjebbar, *Le Blanc de l'Algérie*, Éd. Albin Michel, Paris, 1996.

<sup>34</sup> Charles Bonn et Farida Boualit. Op. Cit. P. 31.

<sup>35</sup>Sabbar, Leila, *La jeune fille au Balcon*, Le seuil, 1996, p.54.

<sup>36</sup>BenjaminStora, *La guerre invisible*. Op. Cit. P.23/24.

Pour conclure, les écrivains et écrivaines algériens de cette période sombre, ont usés leurs plumes pour faire face à la barbarie qui ravage le pays, par leurs écrits, car écrire c'est dire, témoigner, dévoiler pour inciter à changer. Et cette écriture est une obligation des intellectuels pour prendre en charge l'Algérie nouvelle sous l'empire islamique.

### Chapitre III : L'écriture Marouanienne :

Ce chapitre sera consacré à l'étude de l'écriture de Leila Marouane à travers son roman « *Le châtime des hypocrites* ». Une écriture qui est à la fois, violente, fragmentaire, comico-tragique et thérapeutique. Cela nous permettra de découvrir le style spécifique de cette écrivaine.

#### 3.1 Une écriture violente :

L'écriture de Leila Marouane est une écriture brutale, cruelle, violente et douloureuse. Elle oscille entre violence et fragilité, courage et faiblesse qui explose vers la fin en rage et colère.

Le personnage principal de Leila Marouane est souvent une femme, car c'est un être taraudé, traumatisé, marginalisé qui a subi la cruauté des hommes, condamné à l'assujettissement, brimé et écrasé par les traditions sociales et le code de la famille. Son écriture est une sorte d'insurrection contre ce code de la famille qui dévalue le statut de la femme, le dégrade et le réduit au néant. Leila Marouane à ce propos affirme : « J'ai milité dès que j'ai entendu parler du code de la famille » 37

En effet, le roman de Marouane évoque souvent les événements de la décennie noire où des femmes luttent pour leur survie et leur liberté. Pour décrire les événements de cette époque sombre et la quotidienneté terrifiante affligée à la femme algérienne durant la décennie noire, Leila Marouane dans « le châtime des hypocrites » met en scène un personnage principal « Fatima Kosra », victime des terroristes, de la société et ses coutumes. Et pour raconter son état misérable elle utilise des vocables douloureux tel que : « danger », « catastrophe », « profanée », « mutilée », « connu la géhenne », « profonde angoisse », « souffrance », « chagrin », « mélancolie », « frayeur ». Ces indices montrent au lecteur le chaos dans lequel l'Algérie basculé, ainsi que la vie cauchemardesque de la femme algérienne des années 1990.

« *Le châtime des hypocrites* » est une pure bigarrure entre le réel et le fictif, dans la mesure où les personnages de cette histoire sont totalement des êtres imaginaires, ils n'ont jamais eu une existence réelle durant la guerre civile. Mais le fond de ce récit est réaliste. Marouane décrit implicitement la vie réelle de la femme algérienne durant les années 1990/2000, mais à travers un personnage inventé dans le roman qui est Fatima Kosra.

---

<sup>37</sup>[www.trs.ch/...440294](http://www.trs.ch/...440294). Leila Marouane.

Pour désigner les terroristes, l'écrivaine recourt à des termes et des expressions allusives comme : « des chiens », « clebs enragés », « bourreaux », « les loups », « une horde de chiens méchants », « ravisseur », « chiens déchainés »...

Ces expressions violentes donnent à voir la méchanceté et la ruse de ces extrémistes ainsi que la haine et l'hostilité de la narratrice à l'encontre de ces islamistes. « Par l'intermédiaire d'une fiction qui empreinte à la farce et à la féerie, Marouane offre un échappatoire à l'enfer quotidien (...) sans pour autant s'éloigner du contexte dans lequel l'œuvre est inscrite » 38

Leila Marouane trouve dans la fiction un meilleur facteur pour transmettre l'atrocité de cette guerre. Ayant conscience du pouvoir des mots, l'écriture marouanienne semble être une lutte, une écriture révolutionnaire, un refus au silence contre l'idéologie islamique. Julia Kristeva dans pouvoir de l'horreur dit : « Le lexique argotique par son étrangeté, sa violence même et surtout parce que le lecteur ne les comprends pas toujours est bien sur un moyen radical de séparation, de rejet, de haine et de limite »39. A côté de Leila Marouane, Leila Aslaoui40 considère l'écriture féminine comme une résistance face à la sauvagerie de ces êtres dépourvus d'humanité et de pitié :

*L'écriture aide à marquer une halte, elle n'est pas le refus de vivre (...) l'écriture éternise la blessure. L'écriture ce n'est pas seulement la lutte contre l'oubli. C'est aussi dire notre résistance face à la violence qui broie les hommes, résistance face à la mutilation, la décapitation, la destruction, le génocide 41*

Cette écriture violente est en relation directe avec la société algérienne où règnent la peur et la violence, une société éclaboussée du sang. A ce propos Pierre Mesehonnec témoigne de la relation qui existe entre la société et la violence de l'écriture dans la mesure où cette dernière (l'écriture) est un reflet de la réalité tragique qui a touché notre pays durant les années sombres : « Toute société est violence, toute société est écriture, donc toute écriture est violence »42

Cette violence textuaire a pour but de mettre le lecteur au cœur des événements relatés par la narratrice. Avec des mots violents Leila Marouane veut éveiller la conscience du lecteur et le pousser à réagir. « L'écriture de la violence apparaît alors comme une façon de lutter, avec

---

<sup>38</sup> Subversion du réel, p.19.

<sup>39</sup> Kristeva Julia. *Pouvoirs de l'horreur* : Essai sur l'abjection. Paris : Seuil, 1980. (Coll. Tel Quel) P. 226.

<sup>40</sup> Auteure, Journaliste Algérienne, et l'une des combattantes des droits de femmes.

<sup>41</sup> Leila Aslaoui, *Les années rouges*, Casbah, Alger, 2000, p. 45.

<sup>42</sup> Pierre Mesehonnec cité par Chikhi Beida, problématique de l'écriture dans l'œuvre de Mohammed Dib, Alger, OPU, 1989. , p. 228.

les mots, contre la décrépitude de la pensée, le cynisme des idéologies et l'absurdité des actions de ceux qui ont en charge le destin de leurs concitoyens"<sup>43</sup>

### **3.2 Ecriture thérapeutique :**

Notons que Leila Marouane a été une victime des terroristes, qu'elle a subi leur violence jusqu'à la mort. L'écriture semble être pour elle une thérapie, une échappatoire de ce monde malheureux et affreux dans lequel elle vivait. En écrivant elle se sentait apaisée et calmée.

Cette écriture thérapeutique est un remède pour ses blessures et ses souffrances, en se réfugiant dans cette thérapie, la victime peut vider et décharger le fardeau qu'elle porte et la peur qui la hante, et soigner les cicatrices laissées par ces ravisseurs tout en dévoilant et dénonçant leur idéologie, leur abus.

*C'est essentiellement cette violence tant refoulée et qui trouve dans la littérature un espace de libération, de délivrance. La violence marque le quotidien. Mais nous ne faisons que la refouler, que la dompter en quelque sorte. Ecrire, c'est violenter notre propre corps, lui faire exprimer l'inexprimable. La littérature devient, malgré elle, un défouloir, un ersatz de la mémoire, d'une mémoire en pointillés, prompte à se réveiller dès qu'on la triture <sup>44</sup>*

D'ailleurs Leila Marouane déclare que par le biais de l'écriture, on peut libérer l'âme et l'esprit de ce qui les obsède.

### **3.3 Ecriture fragmentaire :**

On peut qualifier l'écriture de Marouane par une écriture entrecoupée. Tout au long du récit, la narratrice raconte l'histoire de Fatima Kosra dans l'absence totale de l'ordre chronologique. Cette incohérence dans les idées, et ce retour au passé est connue sous l'appellation « analepse ». A la lecture de ce roman, le lecteur peut se perdre dans la divagation du récit. Sachant que la narratrice raconte un événement et sans le terminer, elle passe à un deuxième événement en s'écartant du premier et vers la fin elle le reprend de nouveau. Leila Marouane brise la linéarité du roman traditionnel, elle raconte ses événements par bribes, des flashbacks qui se produisent durant la trame narrative qui lui rappelle des événements du passé. Ce récit est un aller-retour entre le présent et le passé, elle va

---

<sup>43</sup>Ngalasso Mwatha Musanji, langage et violence dans la littérature africaine écrite en français.

<sup>44</sup>Névine El Nossery, *Témoignages fictionnels au féminin : Une réécriture des blancs de la guerre civile algérienne*, Amsterdam-New York, N Y 2012. <https://books.google.dz/books?isbn:9401208670>.

alternativement du passé vert le présent et vice-versa. Cela peut être justifié par la répétition des expressions suivantes :« Revenons à notre jour d'été, dit-elle » p 97, « Mais revenons à notre sujet, dit-elle » p 98, « Mais passons et revenons à ce matin d'été » p 104,« Mais passons » P107,« Revenons à ce jour d'été, donc » p 139,« Mais revenons à ce jour de canicule, et cette abominable mare du sang » p 189.Cette non-linéarité bouleverse le lecteur, et le laisse découvrir l'histoire du roman par fragments.

Martz Baumgartner surnomme cette écriture d'une écriture disloquée :« L'écriture marouanienne repose sur la dispersion des éléments diégétique afin de doser et de mitiger leur pesant de violence »<sup>45</sup>. Cette écriture interrompue démontre d'une part la désorganisation et l'intrication des idées de la narratrice et sa perturbation sur le plan psychologique, et d'autre part l'anarchie et la cohue qui envahissent la société algérienne.

### **3.4 L'oralité dans « Le Châtiment des hypocrites » :**

Lorsqu'on parcourt ce roman, on constate que cette écrivaine intègre dans son récit de l'oralité (des mots, des expressions en langue arabe), ce qui nous pousse à poser la question suivante : Pour qui écrit Leila Marouane ?

Sur ce sujet Sadek Aissat signale, dans *Algérie littérature/ Action* n° 10-11 d'avril 1997 :« J'ai deux traumatismes avec l'Année des chiens : le choix de la langue (...). Je me demandais : pour qui j'écris ? Est-ce que j'écris pour être lu en Algérie ou pour être lu en France »<sup>46</sup>

L'utilisation des mots en arabe sans être suivis ni par des notes de bas de page, ni par des explications en français comme : « Zebbi », « Y Sahbi », « Wallah, yakhou, « Sabayas », « Allah ou Akbar », « Un chouia pour rabbi, un chouia pour le plaisir, « Gaouria », « Yemma laziza, « Ya ouldi , yayemma ».

L'usage des expressions avec une traduction, un équivalent en français : « Wachbihrrabek ya khou ? Qu'est-ce qu'il lui prend, à ton bon Dieu, frère » ? « Maalich ? Ça ne fait absolument rien », « Ya binti, vois-tu mon enfant », « Lahchouma, la grande honte ».

---

<sup>45</sup>Martz – Baumgartner (2009 :186) élogie l'écriture marouanienne par son effet de « dédramatisation ». Selon elle « C'est un style concis ainsi que pour l'insignifiance et la légèreté du ton de son récit transformant les choses graves et sérieuses en contingences, que Leila Marouane enlève au texte une partie de sa cruauté et lui retire tout pathos » (2009 : 190).

<sup>46</sup> Paysages littéraires algériens des années 90 : témoignage d'une tragédie ? Op. Cit P. 119.

Des mots empruntés de la langue arabe qui sont omniprésents dans le dictionnaire français tel que : toubib, imam, djebel, hadj.

Leila Marouane s'adresse au public Algérien et étranger en général, mais le premier lecteur visé est l'algérien, cela se prouve par l'emploi des formules en arabe sans un éclaircissement en français, c'est un lectorat qui connaît la société algérienne, ses traditions et coutumes et la langue arabe.

### **3.5 L'écriture, un champ de liberté :**

Leila Marouane est une écrivaine qui plaide pour la liberté, non seulement la sienne ou celle de la femme algérienne, mais de toutes les femmes opprimées dans le monde entier. La littérature est le seul lieu où elle a trouvé cette liberté. Cette liberté d'expression est acquise dès son enfance par l'encouragement de son père à la lecture, cela l'a incité à consacrer sa vie à l'écriture.

Leila Marouane déclare :

*Enfant, j'écrivais en cachette, je pensais que seuls les hommes en avaient le droit. Mon père écrivait, ma mère le lisait : je pensais donc qu'écrire serait une transgression de ma part. Pendant longtemps, j'ai lu des livres en cachette. Mon frère, quand il me surprenait avec un polar au titre sulfureux, menaçait de me balancer à mon père si je ne lui donnais pas une pièce de 50 centimes ! Mais lorsqu'il a fini par me dénoncer, mon père m'a encouragé, expliquant qu'on devait lire de tout, pourvu qu'on lise. C'est comme ça que j'ai acquis cette liberté du ton, que j'ai compris très tôt que la fiction était un lieu de liberté 47*

Considérant l'œuvre romanesque comme un champ de liberté, Leila Marouane transgresse la pudeur textuelle en introduisant des mots vulgaires et des expressions triviales dans ses romans. Elle recourt aux insultes tel que : « Salauds », « merde », « kahba », « pute », « bourricot ». A côté de ces injures, l'usage des expressions sur le corps féminin et masculin est vraiment remarquable, par exemple : « Sein », « fesse », « vagin », « anus », « zizanie », « vessie », « ovocyte », « pénis ».

Ajoutons à cela, l'ancrage de vocables liés à la sexualité par exemple : « prostitution », « strip-tease », « violé », « coït », « cabaret » ... Cette liberté du ton, et l'éloquence langagière de Marouane en utilisant des formules inhabituelles et interdites dans ses récits peut

---

<sup>47</sup><https://autricesecarlatelacie.files.wordpress.com/.../axelle-hs-2016-14-15-Leila-marouane...>

s'expliquer par sa résistance, sa lutte, sa révolution par le biais de l'écriture et son refus de silence.« Le refus de respecter la loi du silence, en écrivant aussi ce qu'il ne faut pas dire »<sup>48</sup>

Son opposition et son insoumission à l'idéologie des islamistes et au code de la famille qui considère la femme comme un être qu'on peut manipuler sans qu'elle réagisse, qu'il garde son silence quel que soit les circonstances. Leila Marouane dit non à cette injustice et inégalité entre les deux sexes, cette écrivaine rebelle montre sa rage en bravant l'interdit dans ses livres.

En résumé, Marouane donne une nouvelle touche au roman algérien féminin par cette transgression textuelle et son hardiesse. Boudjedra témoigne de cette transgression littéraire de la verve comme une littérature authentique en disant que : « Toute vraie littérature est celle de la transgression »<sup>49</sup>

### **3.6 Ecriture burlesque :**

En dépit de cette violence textuelle qui traverse tout le roman, la richesse syntaxique n'est pas occultée.

Pour remédier, atténuer ses souffrances et fuir son passé tragique, la narratrice de ce roman prend son désespoir et sa déchirure par légèreté. Elle se montre insouciant face à des problèmes graves et insolubles, elle ne s'inquiète guère de son état, elle désintéresse du tout, par exemple le jour où elle a été piégé par cette embuscade, en se rappelant qu'elle n'était pas voilé, elle regrette de n'avoir même pas un foulard dans sac pour couvrir sa tête, mais après un moment elle s'en fiche de ce voile car elle sait qu'il ne la protège de rien.« Tantpis, se dit-elle en coupant le moteur, le stratagème n'aurait de toute façon servi à rien : ils étaient trop près, c'était l'été et elle été si peu habillé, ils auraient inmanquablement deviné la ruse, et elle aurait tout aggravé » p 16.

Ajoutons à cela, ce roman regorge de passages ironiques.

L'ironie est un procédé de style qui consiste à affirmer le contraire de ce que l'on veut faire entendre dans le but de railler. Elle permet de ridiculiser, de tourner en dérision quelqu'un ou quelque chose, et peut avoir une fonction didactique (par exemple en incitant le lecteur à réfléchir et à modifier sa manière de pensée<sup>50</sup>

---

<sup>48</sup>Borgamano, 1995 : 74 [www.youscribe.com/.../langage-et-violence-dans-la](http://www.youscribe.com/.../langage-et-violence-dans-la-litterature-africaine-ecrite-en-francais) littérature-africaine-écrite-en-français.

<sup>49</sup> Rachid, Boudjedra, « *Textualité, sexualité et mystique* », in le Matin ; n°3407 ; 30/04/2003.

<sup>50</sup><https://www.etudes-litteraire.com/figures-de-styles/ironie.php>.

Cette ironie est présente dans le dialogue suivant où Fatima Kosra constate la moquerie de son mari, elle l'imité à sa façon et elle se défend ironiquement (une moquerie réciproque entre les deux personnages). Rachid Amor demande à sa femme que s'il ne l'avait pas épousé, elle aurait un frère islamiste comme mari, mais Fatima Kosra lui répond d'une façon ironique qu'elle aurait pu épouser l'acteur Britannique « Jemery Irons » :

-Si je ne t'avais pas ravie à ton milieu, qui d'après toi aurais-tu pour mari ?

Roulant des yeux, elle tenta une réponse, mais son esprit buta.

-Réfléchie un peu.

Elle fonça un rire.

-Jemery Irons ?...

Il ne riait plus, et ses paupières plissèrent.

Il lui fait des calculs, pour savoir combien d'enfants elle peut avoir durant ces cinq ans de mariage, si elle accouche chaque un an.

-Déjà cinq ans ! Douze fois cinq font combien ? Font soixante. Tu les divises par neuf, ça fait combien ? Ça fait six virgule six jusqu'à l'infini. Oui ou non ?

-Peut être...

-Pas peut être, c'est une science exacte, ma chère épouse. Ce qui signifie, faisant abstraction des décimales Ce qui signifie donc que tu en serais à six. Exactement à six enfants. Six magnifiques petits musulmans. Oui ou non ? (...)

-Dans ce cas, tu aurais dû épouser une robuste fille de vingt ans...

Là-dessus, le visage de son mari se détendit, on eût dit que l'idée le séduisait, et il revint sur terre.

-Une fille de vingt ans ? dit-il en haussant les épaules.

-Et tu en serais à six enfants virgule six jusqu'à l'infini...

Il se remit à rire.

-Je suis heureux que tu en aies le double. Ca fait de moi le mari de deux femmes de vingt chacune... p 154/155.

A son hôtel, (Rachid Amor) voyant que Fatima Kosra a été blessé au pied et lui manque un orteil, il ne s'inquiète pas mais il demande à l'hôtelier : « t'aurais pas des orteils en échange » p 81.

En intégrant l'ironie, la moquerie et le rire dans son œuvre romanesque Leila Marouane déclare que son objectif principal est de dédramatiser la situation tragique et violente dans les années 1990, et pour cela elle dit :« Raconter l'horreur dans son intégrité ; c'est illisible. Pour

moi, il est important de dédramatiser et de créer un contrepoids esthétique à la violence. C'est un vrai travail à faire, un exercice de style »<sup>51</sup>

Outre cette ironie dans laquelle baigne notre roman, le rire semble être un moyen de dépassement du tragique. Rachid Amor rit sur le père de la copine de Fatima Kosra, cela demeure absurde car la mort ne faisait pas jamais rire, au lieu d'être désolé de ce qui est arrivé à Benjamin Marsa (un unijambiste) il s'est mis à rire.

-Il faut que j'y aille.  
-Où habite ta copine ?  
-NOUS habitons à Hydra.  
-Nomenklatura ?  
-Qui ça ?  
-Et bien, ta copine...  
-Médecin native de Bab el-Oued, dit-elle sèchement.  
C'est la fille de Momo Marsa, l'unijambiste.  
-Benjamin Marsa ? Ah oui... L'ont pas encore égorgé çui-là ?  
Il se mit à rire. Elle le foudroya.  
-Ah, là, là... Si on ne peut pas plaisanter avec toi... p60/61.

Ces discours humoristiques créent une interférence entre le destinataire et le destinataire (entre l'auteur et le lecteur). Ainsi ils facilitent la compréhension du récit en banalisant la violence et l'atmosphère tragique de cette époque.

Autre le discours humoristique, le roman de Leila Marouane est traversé par plusieurs proverbes.

Par exemple : « Après la pluie, le beau temps... ! », « Mieux vaut prévenir que guérir », « Qui se tait consent », « La fortune sourit aux audacieux », « Qui ne tente rien n'a rien », « Ce qui ne tue pas rend fort », « Il faut battre le fer tant qu'il est chaud » et « Qui reçoit un coup de sa propre main n'éprouvé point de douleur ».

En résumé, « Le châtement des hypocrites » est un exemple par excellent où la violence faites aux femmes durant la décennie noire a été représenté par Leila Marouane avec un style d'écriture extraordinaire qui se virevolte entre tragique et comique.

Une violence qui se manifeste au niveau thématique et textuelle a été décrite par des mots abrupts et violents.

---

<sup>51</sup> Entretien inédit avec L. Marouane, réalisé par Birgit Mertz-Baumgartner. Le 15 janvier 2000.

En dehors du champ de la violence qui domine le roman, la stylistique est remarquable par l'usage des dictons, proverbes, et l'emploi du ton burlesque.

Cela nous montre une façon particulière et un mode d'expression spécifique à cette écrivaine.

## Chapitre IV : Les racines de la violence et ses différents types.

Dans ce chapitre, il sera question des origines de la guerre civile, des différents types de violences faites aux femmes durant la décennie noire et leurs séquelles sur ces victimes.

### 4.1 Les origines de la violence :

Cette partie traitera les racines de cette guerre algérienne des années 1990/2000, les définitions attribuées au concept de « violence », et les violences que subissent les femmes durant la décennie noire à travers le personnage principal du « châtement des hypocrites », qui est « Fatima Kosra », symbole des femmes violées et marginalisées durant cette période. La violence est un phénomène ancien dans la société algérienne, omniprésent depuis la guerre de libération, l'Algérie a été violentée, déchirée par le colonisateur français. Ali Ait Abdelmalek témoigne de l'ancienneté de la notion de la violence en disant que :

*La violence occupe aujourd'hui le devant de la scène et il est vrai que les médias la dramatisent chaque jour un peu plus (...) la violence est donc là et frappe les esprits. Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau 52*

Durant les années 1954/1962, le colonisateur français s'est servi de la violence pour maintenir sa domination dans le but de confisquer les biens des algériens et d'instaurer une patrie algérienne française. Le peuple algérien a été victime d'aliénation de son pays, de sa langue et de ses traditions dans la mesure où le colon lui a imposé la langue française et sa culture en visant la francisation de l'Algérie. Cette violence qui régnait en Algérie durant l'occupation française n'a épargné personne, elle a touché tous les citoyens sans exception. La femme a été victime du colon, elle a subi de kidnapping, enlèvement, viol de la part des soldats français ou bien des harkis, et si elle essaye de se défendre elle endure toutes sortes de violence et souvent jusqu'à la mort. Ces ravisseurs ont pour but de dévaloriser le statut de la femme algérienne dans sa société, la briser par le viol qui est une macule pour la femme tant considérée comme surveillante de l'honneur de sa famille. Mouloud Feraoun dit que : « leur honneur était un trésor plus précieux que leur vie »<sup>53</sup>

Cette femme qui a combattu à côté de l'homme pour libérer son pays a assumée de multiples tâches durant cette guerre : elle prépare à manger pour les moudjahidines, soigne les blessés. Elle porte des armes, pose des bombes et espionne qui soutire des informations pour

<sup>52</sup> Ali Ait Abdelmalek : De la notion au concept, Revue Culture et Célébrités, 2 Avril 2007.

<sup>53</sup> [www.reflexiondz.net/Les-viols-commis-par-les-soldats-français](http://www.reflexiondz.net/Les-viols-commis-par-les-soldats-français).

les maquisards. Mais malheureusement sa participation à cette guerre de libération est passée inaperçue dans l'Histoire du pays, ou bien évoqué d'une façon symbolique, contrairement à l'homme qui demeure chef autoritaire.

De ce fait, les algériennes n'ont jamais cédé à l'occupation française, à l'injustice et à l'inégalité, elles ont luttés pour leur liberté et celle de leurs pays. Mais l'indépendance de l'Algérie n'a pas porté de paix, ni de liberté car la violence du colonisateur a laissé place à une autre violence qui est celle des intégristes islamistes (la violence postindépendance). Ces derniers (les islamistes) ont tenté de prendre le gouvernement, et de fonder un état islamique en recourant à la force.

De nouveau, la femme n'a pas échappé à la violence, elle a été victime des terroristes. Et elle demeure un être fragile et soumis. Benjamin Stora témoigne de la victimisation de la femme durant la guerre : « les femmes dans la guerre, le sujet est sombre, cruel, difficile. Immédiatement, viennent à l'esprit, les images de rapt, viols, enfermements »<sup>54</sup>. A cette époque, la femme a subi l'atrocité des islamistes, elle a vécu toutes sortes de violence physique, psychologique et même verbales. Benjamin Stora a dit : « L'Algérie des années 1992/1999 présente « La particularité » d'être ce pays où la violence à l'égard des femmes est des plus atroce »<sup>55</sup>. Cependant, la femme a été ciblée par les islamistes et principalement celle qui travaille en dehors du foyer et la non-voilée, car pour eux la femme est destinée à rester à la maison pour éduquer ses enfants et obéir à son mari, et elle doit être prude même dans sa tenue vestimentaire qui est le hidjab.

L'Algérie avant d'être guérie des cicatrices laissées par les français, a été frappée par une autre guerre civile dont les origines demeurent absurdes. Cette « guerre sans visage » comme l'affirme Benjamin Stora dans son ouvrage intitulé « La guerre invisible » est un retour au passé colonial. La violence des islamistes n'est qu'une continuité de celle de colonisateur français. A ce propos Pierre Bourdieu déclare :

On a l'impression que la guerre d'Algérie se rejoue d'une manière d'autant plus dramatique qu'il s'agit, des deux côtés de la Méditerranée, d'une répétition avec les mêmes phobies, les mêmes automatismes barbares, les mêmes réflexes primitifs de la barbarie militaire <sup>56</sup>

---

<sup>54</sup> Benjamin. Stora, 1999:50. [https://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS\\_Chlotilde-2.pdf](https://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS_Chlotilde-2.pdf)

<sup>55</sup> Benjamin Stora. La guerre invisible. Op. Cit. p. 99.

<sup>56</sup> Pierre, Bourdieu, « Dévoiler et divulguer le refoulé » dans *l'Algérie, France, islam*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.24.

Cette nouvelle guerre fratricide dont les origines sont vieilles et ancienne tient ses profondeurs d'un passé lointain qui est « la période de la guerre de l'indépendance », mais elle a une raison contemporaine : celle de se saisir du pouvoir. Benjamin Stora souligne la ressemblance de ces deux guerres en termes de criminalité, torture, agression et mort : « Différentes formes de violence à l'œuvre dans la guerre civile peuvent se rapporter à la « première » d'Algérie : terrorisme urbain, « ratissage » de l'armée, exécution sommaires, pratiques de la tortures, terreur aveugle... »<sup>57</sup>

Assia Djebar explique dans un journal suisse cette similitude entre les deux guerres tout en affirmant que la deuxième guerre (la guerre civile) n'a pas d'ennemi étranger, mais ce sont les algériens qui se battent entre eux :

La violence, dans sa structure, est la même que pendant la guerre d'Algérie. L'héroïne de ma nouvelle, dont les parents ont été assassinés par l'OSA, retrouve à son retour en Algérie le même type d'assassinat, mais entre Algériens. Il y a tout un côté de l'Algérie qui est resté dans l'ombre, peut-être faut-il éclairer les non-dits du passé <sup>58</sup>

En effet, cette indépendance n'a pas porté de liberté pour la population algérienne, ni de tranquillité pour l'âme et l'esprit. Au contraire, cette souveraineté n'est qu'une trêve, car par la suite la violence se renouvellera par les islamistes. A ce propos Benjamin Stora affirme que :

L'Algérie est une terre vouée aux guerres, frappée de malédiction, embarquée dans une fatalité tragique perpétuelle. La violence se serait apaisée un temps, après 1962 ; puis elle est repartie, relancée avec encore plus d'énergie. Elle éclate à nouveau, incandescente, imprévisible, avec d'infinie variations cruelles <sup>59</sup>

Par cette citation Benjamin Stora proclame que l'Algérie est un pays maudit, dédiée au malheur que son peuple n'a pas pu s'en débarrasser, et que cette liberté acquise est temporaire, elle ne durera pas longtemps, elle a réapparu avec un nouveau visage plus cruel que celui du colon.

Dans son article « La mémoire retrouvée de la guerre d'Algérie », Benjamin Stora remarque que les algériens ont revécus les terreurs, la violence et l'oppression de nouveau. Ce climat chaotique et cette corruption rappelle celle de la guerre d'Algérie où il déclare que l'oublie cette frayeur est impossible :

---

<sup>57</sup>Benjamin Stora. Op. Cit. P. 61.

<sup>58</sup>Benjamin Stora. Op. Cit. p. 52.

<sup>59</sup> Ibid. P.56.

*Cette sensation d'absence, que j'avais pointée, il y a dix ans dans mon ouvrage « La gangrène et l'oubli », semble largement dépassée aujourd'hui. L'Algérie gît comme une obsession, il n'est pas possible de l'oublier. La sortie de la dégénération, du refoulement, du silence, commence vraiment, et désormais l'oubli obsède 60*

Selon Stora, pour comprendre les événements de cette guerre, il faut établir le lien qui existe entre ces deux guerres (la guerre civile et la guerre de libération), ainsi il invite à restaurer la mémoire et ses souvenirs pour pouvoir examiner et dévoiler la violence du temps présent et ses racines qui bouleverse notre société sur tous les plans politique, social et économiques...

De nombreux chercheurs ont tenté de cerner une définition précise et circonscrite pour le terme de « La violence » mais cela demeure insuffisant. Ce que nous laisse entendre le sociologue français Patrick Baudry : « Il n'y a pas de définition satisfaisante que l'on puisse produire de la violence (...) définir la violence et donc inutile, douteux mais donc monstrueux »<sup>61</sup>

Selon l'ouvrage intitulé « Violences psychologiques » :

*La violence vient du latin vis qui signifie force, vigueur, puissance, force vitale. Dans le sens le plus courant le terme renvoie à un abus de force ou de pouvoir, qui vient faire effraction dans l'intégrité physique ou psychique de l'autre. Bien que le déchaînement physique, ce qui constitue la violence, c'est un monde de relation fondé sur le contrôle et la domination<sup>62</sup>.*

Paul Ricœur définit la violence : « en tant que destruction par quelqu'un d'autre de la capacité d'agir d'un sujet »<sup>63</sup>

La violence à l'égard des femmes est définie par Les Nations Unies comme :

*Tous actes de violence dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologique, y compris la menace de*

---

<sup>60</sup> Benjamin, Stora, « La mémoire retrouvée de la guerre de l'Algérie » in Devoir de mémoire, droit à l'oubli, Ed. Complexe, 2002. p.72.

<sup>61</sup> P. BAUDRY, *violence, soins et tiers social*, Jalmalv, 1996, p. 46.

<sup>62</sup> Roland Couta Nceau et Jeonna Smith, *Violences psychologiques*, dans la préface de Marie-France Hirigoney, Dunod, Paris, 2014.

<sup>63</sup> Paul Ricœur, *dans Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p. 187.

*tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou la vie privée* <sup>64</sup>

#### **4.2 La thématique de la violence :**

De différentes formes de violence recouvrent le roman, ce que nous verrons à travers le personnage principal « Fatima Kosra » qui a été à la fois victime des terroristes, de sa propre famille qui lui a organisé son mariage et de son mari qui s'engouffre jour après jour dans un mutisme inadmissible pour finir dans le rang des islamistes.

Prenant le chemin habituel de son travail, elle a été arrêtée par trois jeunes hommes (islamistes), des « clebs enragés » comme elle le dit. Au début elle n'a pas pris pas les choses au sérieux, en gardant l'optimisme que rien de grave ne pouvait lui arriver, mais après avoir vu l'un de ces islamistes s'approche de sa voiture en lui demandant de baisser la vitre, la peur l'a envahie. Comme le montre cet extrait :« (...) Une sensation étrange écrasait ses pieds, grimpait dans ces jambes, atteignait son ventre, le traversant dans tous les sens avant de cheminer vers son cerveau, de s'en emparer et de la tétaniser. Et si c'était la peur, elle ne l'avait jamais éprouvée douloureuse » p 15-16

Cette peur extrême qu'elle n'a jamais ressentie auparavant, l'a poussée à uriner sur elle-même d'une manière incontrôlable, elle ne s'est pas rendu compte de son acte qu'après avoir vu ses vêtements imbibés d'urines au moment de descendre de sa voiture. Cette miction involontaire est due à une extrême frayeur.

Posant pied à terre, elle s'aperçut qu'elle était mouillée jusqu'aux chevilles, sa robe collait à ses cuisses, et le liquide irritait sa peau. Le gargouillis dans son ventre cherchait maintenant une issue, et lorsque la portière claqua dans un bruit de fin du monde, les muscles de son sphincter cédèrent. p 17.

Ce sentiment de peur est accompagné d'un grand remord d'être têtue et de n'avoir pas écouté sa mère à propos du voile. « Puis regretta son obstination face aux admonestations de sa mère et de ceux qui targuaient de prodiguer de sages conseils...ça te coûte rien de fourrer un foulard dans ton sac, tu le passeras sur ta tête le moment venu » p16. Voyant qu'il était un jour d'été, et qu'elle n'était pas voilée, elle s'est mise à sermonner que si elle avait pris au

---

<sup>64</sup> Déclaration sur l'élimination de la violence contre les femmes, Résolution 48/104 de l'Assemblée Générale de L'ONU.

sérieux les conseils de sa mère, peut-être cette arrestation n'aurait pas eu lieu à ce moment. Car l'idéologie des islamistes oblige la femme à se voiler, à cacher ses charmes des regards des inconnus.

A ce propos, Jean Déjeux reprend la règle des islamistes à l'égard de la femme tout en déclarant : « La femme devant être protégée des regards extérieurs, ne devant jamais être une fitna (une épreuve troublante pour les hommes), mais devant être voilée devant les étrangers »<sup>65</sup>. Cette citation justifie l'importance du voile, en le considérant comme le meilleur moyen pour la protection du corps, car celui-là (le corps) est l'unique consignataire de la sexualité.

Le jour de cette arrestation, Fatima Kosra a été peu habillée. Cet extrait donne à voir comment cette femme non-voilée a été prise par les islamistes, comment le corps d'une femme peut attirer un homme jusqu'à commettre des actes lamentables (enlèvement, viol...) « Tandis qu'elle achevait son plaidoyer, les trois paires d'yeux scrutaient ses bras et ses jambes nus, on eût juré qu'ils les tâtaient » p23.

Les intégristes n'ont pas utilisé la force pour l'enlever, au contraire : « Les trois hommes lui exposèrent calmement, assez courtoisement, en tout cas sans brutalité, les raisons de leurs embuscades : ils avaient besoin de ses services pour leurs compagnons, là-haut, dans les montagnes... » p17. Puis « Ils parlaient à tour de rôle, d'une façon civilisée... » p18. Cette façon de parler est l'une des formes dissimulées de la violence, une violence masquée, invisible, abstraite...En dehors de l'agressivité et de la brutalité. La violence réside dans la rhétorique et l'éloquence de ces islamistes.

Il n'existe pas seulement la violence ouverte, déclarée et belliqueuse, celle de l'injure, des coups, et de l'acte guerrier, mais aussi la violence sournoise qui peut se cacher dans l'habitude, la politesse, l'ordre et l'anonymat. La violence peut prendre une apparence civilisée qui ne rappelle pas le comportement brutal du délinquant ou de terroriste <sup>66</sup>

Mais lorsqu'ils ont vu son entêtement (refus de les suivre), sa sollicitation de la laisser tranquille tout en essayant de les convaincre qu'elle n'est qu'une sage-femme, et elle ne peut pas les servir au maquis, ils ont passés aux menaces. Ce passage est illustratif : « Ils

---

<sup>65</sup> Jean, Déjeux, *Femmes d'Algérie, Légende, Traditions, Histoire, Littérature*, La Boite à Document, Paris, 1987, p.316.

<sup>66</sup> J-F Bazier, extrait de son exposé « La Non-violence : Une Proposition », du 5 juillet 2006.

invoquèrent chacun à son tour la colère du Dieu, précisément, autrement dit la leur, qui s'abattrait sur elle si elle refusait de panser les blessures de ses moudjahidin... » P 24.

Au moment ont abordé la colère de Dieu qui tomberait sur elle si elle n'acceptait pas leur demande, elle s'est mise à s'interroger sur ce genre de foi et cette fausse croyance qui leur permettait de tuer des gens sans raisons, sans même différencier le coupable et la victime, le génocide des innocents (des bébés), le viol des femmes, comment justifier ces actes abominables ?

Dans quel monde vivaient-ils donc où la foi de la sorte désertait les cœurs ? Ou quelque chose dans cette inflexion-là. En tous cas, d'une même voix. Les imbéciles, les plus malins aussi, Le leur donneraient sans confession. Mais de quels démunis parlaient-ils ? Comment, en quoi, par quel procédé les enfants et les nouveau-nés décapités, les fillettes violées et les embryons déchiquetés avaient outrepassé les lois du Kabir, du Hakim, du Aziz ? Et pour quel Maître- Allah ou Satrape- roulaient donc ces séides ? En bref, quelle était cette foi, quelles étaient ces lois aux promesses funestes ? Aux besoins funèbres ? p 24/25.

A ce propos Benjamin Stora nous informe que : « L'aspect chaotique, « délirant » de ce conflit (les incroyables tueries de bébés, les viols de jeunes femmes, l'égorgeement massifs de civiles) conduit à la perte des repères mémoriels »<sup>67</sup>

Ces islamistes ne sont que des imposteurs, des faux dévots qui se servait de l'islam pour leurs intérêts personnels. En tuant, en égorgeant au nom de l'islam, alors que l'islam interdit strictement de s'attaquer à la vie humaine. En effet Dieu est le seul et l'unique qui a le droit de donner et de retirer la vie. Ces extrémistes ont doubles facettes, d'un côté ils parlent de Dieu le Tout Puissant, du voile, et d'un autre coté ils kidnappent, violent et tuent. Ils manipulent la religion islamique à leur guise. Rabah Soukehal témoigne de l'hypocrisie et des vices de ces ravisseurs en les considérant comme : « Des porteurs d'un masque social et religieux qui les protège et les encourage à côtoyer la débauche »<sup>68</sup>

Nous pouvons souligner que Fatima Kosra a subi toutes formes de violence qu'elle soit physique, psychologique ou sexuelle...

---

<sup>67</sup> Benjamin Storra, *La guerre invisible. Op. Cit. p. 69.*

<sup>68</sup> Rabah Soukehal, *Le roman algérien de langue française.* Published, Paris, 2003, P.109.

#### 4.2.1 La violence physique :

La violence physique est la brutalité d'un être humain envers un autre. Parfois, les violences physiques entraînent des marques effectives, comme des bleus, des traces de coups ou de blessures. Néanmoins, même lorsqu'il n'y a pas de trace visible à l'œil nu, la violence physique peut exister. Tout choc, bousculade ou agression qui fait entrer de façon non volontaire le contact d'un corps avec un autre peut être caractérisé de violence physique <sup>69</sup>

Fatima Kosra a enduré la violence physique, après sa libération la narratrice ne raconte que des fragments de conséquences de cette violence à la troisième personne du singulier (il). De nombreux extraits marquent cette violence corporelle. Après sa libération, Fatima Kosra n'avait pas d'abri, elle a séjourné dans une maison des hauteurs d'Alger. Son état lamentable (traumatisme et blessures charnelles) se lit dans le passage suivant :

(...) Elle trouva refuge dans une espèce d'hospice, une maison des hauteurs de la ville, aménagée dans l'urgence pour accueillir et abriter les femmes et leurs traumatismes. Elle y vécut entre le dortoir et la salle des repas, évitant la lumière du jour et les femmes en gésine, attendant sa propre délivrance, dulcifiant ses brûlures, ingurgitant des narcotiques, couvant sa rage, ne songeant pas un instant à se montrer au reste du monde » p 26/27.

Après l'évacuation de cette résidence, ces dommages corporels commencent à se cicatrifier, laissant derrière des traces physiques marquantes : « Devant le miroir, se brossant les dents ou les cheveux, se déshabillant ou s'habillant, comptant les empreintes sur son corps et les phalanges manquantes à son pied... » p34. « ... Elle se dévêtit, et se mit à examiner les marques sur son corps qui paraissait moins visible qu'à l'accoutumée... » p81. Ces lésions commencent à disparaître d'un jour à un autre, contrairement aux dommages de la violence psychologique qui peuvent durer longtemps ou éternellement.

#### 4.2.2 La Violence sexuelle : Ce type de violence peut être défini comme :

Tout acte sexuel, tentative pour obtenir un acte sexuel, commentaire ou avances de nature sexuelle, ou acte visant à un trafic ou autrement dirigés contre la sexualité d'une personne

---

<sup>69</sup> Santé-medecine.Journaledes femmes.com >conseils pratiques>Definition

utilisant la coercition, commis par une personne indépendamment de sa relation avec la victime. 70

Durant les années 1990, des femmes ont subi des viols par les terroristes. Le viol a été considéré comme une arme contre ces victimes. Dans la société traditionnelle algérienne et jusqu'à nos jours, la femme demeure la garante de l'honneur de sa famille, elle doit obligatoirement préserver son corps en gardant sa virginité comme le trésor le plus précieux pour son mari jusqu'au jour du mariage. Une femme honnête est celle qui évite des relations sexuelles hors mariage, qui ne donne pas son corps à un étranger. Leila Marouane témoigne de l'importance de cette virginité dans notre société, en l'a considérant (la virginité) comme symbole de l'honneur, de l'honnêteté et de la pureté non seulement de la femme mais aussi de toute sa famille. A ce propos Marouane dit :

Dans un pays méditerranéen comme le mien, dès qu'on est une fille on vous rappelle tout de suite le sens de l'honneur. Dans les patios, les femmes ne parlaient que de ça : une femme qui n'était pas vierge, une femme qui tombait enceinte en dehors du mariage, c'est horrible, c'est une catastrophe. Ca l'est toujours...71

Cela se traduit dans notre roman, voyant que Fatima Kosra a été violée par les terroristes, victime du viol collectif durant sa séquestration au djebel. Ces ravisseurs ont donné naissance à ce qu'on appelle mariage temporaire, considérant le corps d'une femme comme un moyen d'amusement éphémère et une attirance passagère, en passant des moments de jouissance avec une femme dans une durée limitée, en finissant par l'abandonner pour prendre une autre à sa place, en hallalisant le viol par une formule religieuse, ce mariage provisoire n'est ni signalé à l'état civil ni célébré en présence de la famille de ces sabayas (Jeunes filles belles). Comme l'affirme Benjamin Storra : « Zaouedj el motaa » (le mariage de jouissance), une sorte de prostitution déguisée prônée par les groupes armés islamistes »72. Ce qui l'illustre dans le roman est ce passage : « La sélection des sabayas, les viols collectivement organisés, hâtivement hallalisés, chacun son tour, chacun son verset... » p68.

Une fois violée, la femme devient indésirable, différente des autres femmes, c'est le cas de Fatima Kosra « (...) un individu dissocié des autres individus, une INDIVIDUE, une femme

---

<sup>70</sup> [www.resilience-psy.com/IMG/pdf/définition-viol-net.josse](http://www.resilience-psy.com/IMG/pdf/définition-viol-net.josse).

<sup>71</sup> [WWW.UNIVORAN2.dz/VRPG2/laboratoires/LADICIL/index.php/description.../equipe-i](http://WWW.UNIVORAN2.dz/VRPG2/laboratoires/LADICIL/index.php/description.../equipe-i).

<sup>72</sup> Benjamin Storra. La guerre invisible. Op. Cit. p. 27.

différente... » p52. Elle perd sa place dans sa société, en l'a considérant comme une ordure qui risque de salir les membres de sa famille, qui finissent par la rejeter à cause de la perte de sa virginité. Le viol est une souillure qui va l'accompagner jusqu'à sa tombe malgré qu'elle n'est qu'une victime. Cette citation de Rabah Soukehal (docteur en littérature française, poète et essayiste) montre le regard de la société algérienne sur une femme violée, cette société qui la considère non pas comme une victime mais plutôt comme coupable :

Le meilleur châtiment de la femme c'est l'humiliation par le viol. Une femme violée est déjà une femme condamnée, si elle divulgue son secret pour alléguer sa douleur elle est morte automatiquement. La société masculine traditionnelle est très à cheval sur la question de l'honneur. Tribal (familial). Si une femme se fait violenter sexuellement c'est de sa faute ; elle n'a qu'à cacher ses charmes et tout se passera bien, disent les puritains 73

Et son seul refuge est le silence, elle est consciente qu'elle serait décrédibilisée, ce qui l'empêche de partager ses secrets avec les autres, car si elle révèle son viol, ils la tueront pour laver leur honneur, voyant que la mort est la seule issue pour relever la tête de nouveau après l'avoir rabaissé par cet opprobre. La situation est plus compliquée si la victime se trouve enceinte en conclusion de ce viol. Cette victime se drape dans un linceul de silence et de solitude, et la seule solution pour éviter ces crimes contre les femmes est bien le voile, en cachant sa beauté pour éviter de séduire les hommes.

Cela se traduit chez Fatima Kosra, notant que le jour de sa disparition aucun avis de recherche n'a été lancé, aucune plainte n'a été déposée de la part de ses frères, ils l'ont reniée sans avoir pitié d'elle en l'accusant de fuite, cela l'a poussé non seulement à retarder leurs retrouvailles mais à ne plus retourner chez sa famille à jamais. « ...Les hommes de sa famille, pour qui se méfier-de-l'eau-qui-dort devient la devise essentielle, soutenus mordicus, par leurs épouses et leurs fils, certains à peine nubiles, l'accusèrent de fugue. Ou firent semblant » p26.

A la suite de ce viol, Fatima Kosra a eu une fille qu'elle abandonnera dans un hospice le jour-même de sa naissance. « Se souvenant qu'elle n'avait plus revu ses colocataires de la maison des hauteurs, elle rougit un peu. Occultant la gamine qui grandissait sans mère ... » p 58. Elle s'est mis à penser à cette fille qui vivait orpheline, à s'interroger sur l'erreur qu'elle

---

<sup>73</sup> Rabah Soukehal, *Le roman algérien de langue française*, op. Cit. p.219.

avait commise pour mériter cet abandon. La narratrice prend la conscience de son incapacité à élever un enfant bâtard et au regard de toute la société qui se ligue contre elle. En apprenant l'adoption de sa fille par une famille gracieuse et leur prochaine installation en France. L'idée de la rencontrer lui a traversé l'esprit, mais en un instant elle a changé d'avis par peur et manque de courage en raison d'avoir honte d'elle-même que ce soit de l'avoir laissé sans mère, ou bien d'être prostitué après sa libération. Cela explique le refus de sa rencontre :

... Elle le jure sur la tête de son enfant, cette petite âgée de sept ans maintenant, dont elle a appris l'adoption par des parents comme il le faut, qui venaient bientôt à Paris, dans l'intention de la rencontrer. Si elle le souhaitait. Non. Elle ne le souhaitait pas. Que dire à un papa et à une maman comme il faut, comment leur apprendre que la génitrice de leur gamine est une. Non, elle ne voulait pas révéler ce genre d'atrocité. P. 114.

Donc Fatima Kosra refuse de rencontrer sa fille issue d'un viol au maquis.

Cette violence n'a pas été limitée uniquement aux viols des terroristes, par la suite la narratrice subit la violence sexuelle au sein de son foyer. En effet Fatima Kosra a vécu la transformation de son mari en un pervers sexuel, contre son consentement Rachid Amor lui impose des positions, l'attrape à n'importe quel moment même lorsqu'elle est fatiguée. En réduisant le statut de sa femme à l'esclavage sexuel, un objet pour satisfaire ses désirs sexuels qui augmentent d'un jour à un autre. Cet extrait illustre la perversion sexuelle de Rachid Amor : « ... Les appétits sexuels de son mari n'avaient fait que redoubler devenant, jour après jour, nuit après nuit, plus exigeant. Il suggérait, lui imposait des positions... Il l'attrapait à n'importe quel moment, quand elle rentrait épuisée des ménages, ou de buanderie, charger comme un mulet » p157.

Une relation sexuelle douce ne lui a pas suffi pour assouvir ses désirs, mais il est allé jusqu'à la douleur corporelle : « Un soir, alors qu'elle rentrait éreintée, à deux doigts de se mouvoir à quatre pattes, sans crier gare, il l'agrippa par-derrière. Elle se débattit et poussa un cri si strident, sans équivoque, qu'aussitôt il se retira » p 157.

L'acceptation de ses désirs sexuels évoque la soumission de Fatima Kosra à son mari et son devoir conjugal envers lui, car une fête religieuse les a unis, et son mari a des droits sur elle selon la sunna. Et puis refuser de satisfaire les besoins sexuels de son conjoint appelle la colère de Dieu sur elle, comme le montre de hadidh d'Abou Hourayra, où le prophète dit :

« Si l'homme appelle sa femme au lit (pour des rapports conjugaux) et qu'elle refuse le mettant en colère toute la nuit, les anges la maudissent jusqu'au matin »<sup>74</sup>

Ce passage est illustratif : « ...Tous comme elle savait qu'une épouse, champ de labour, ne se refusait pas à son légitime. Ne lui refusait rien. Et quelles que fussent les exigences du légitime, Dieu lui en saurait gré à la légitime. Et même s'il s'y était incliné contre sa volonté d'incrédule, une cérémonie religieuse les avait unis » p158.

Malgré cette obéissance de Fatima Kosra à son mari, Rachid Amor n'arrive pas à assouvir ses désirs par une seule femme, pour cette raison, il voulait prendre une coépouse « Deux femmes ensemble était le fantasme de tout homicide sans tabous » p103.

Dans son livre, *Etude Sur l'Islamisme Et Le Mariage Des Arabes En Algérie*(1868), E. Meynier explique cela : « Le motif en est facile à saisir ; pour nous, le mariage est certes l'acte le plus sérieux ;(...) pour l'Arabe polygame, le mariage est une affaire de plaisir »<sup>75</sup>

Fatima Kosra devient frigide, elle n'éprouve aucune intimité à l'encontre de son époux, mais elle lui cache cette froideur sexuelle. Ce traumatisme psychosexuel est survenu peut-être à cause de l'agressivité de Rachid Amor ou bien du refoulement de ce qui lui est arrivée au djebel. Cet extrait souligne la frigidité de Mme Amor :

Elle n'éprouvait plus de plaisir, n'était même pas sûre d'en avoir jamais éprouvé. Elle ressentait du bonheur, c'est vrai, un bonheur confus, vrai aussi, un bonheur à l'image de ses sentiments, qui amalgamaient attachement et reconnaissance, auxquels venait s'ajouter une sensation, hélas fausse, de sécurité, mais point de plaisir. P158.

Un autre signe révélateur de docilité de Fatima Kosra à son mari est l'acceptation d'avoir un enfant à contre cœur. Notant que Rachid Amor est le premier qui attaque le sujet de procréation en lui disant : « Promet moi quelques beaux enfants » P91. Ce qui illustre le non consentement et l'acceptation à regret de cette fécondation est le passage suivant : « Elle avala lentement sa salive, et une fois de plus les réminiscences des Enseignements refirent surface : comme toute femme éduquée à la patience et à la soumission, elle comptait composer avec ce que la providence lui allouait » p91.Ce mari inique (injuste) dépourvu de tendresse, de pitié

---

<sup>74</sup>[www.3ilmchar3i.net/article-la-femme-qui-se-refuse-au-lit-conjugale-116731444.html](http://www.3ilmchar3i.net/article-la-femme-qui-se-refuse-au-lit-conjugale-116731444.html).

<sup>75</sup> E. Meynier, *Etude Sur L'Islamisme Et Le Mariage Des Arabes En Algérie*(1868), Réédition kessingerpublishng's, La vergne, USA ; 2010, p.147.

envers sa femme, épuisée par six avortements à répétition en cinq ans. Luttant contre les douleurs et les souffrances de ces curetages pour lui donner cet enfant longtemps désiré. « Et les grossesses. En cinq ans, elle était tombée sept fois enceinte. Sept fois. Les six fois alors que les tests étaient positifs, que les symptômes apparaissaient l'œuf s'avérait claire. Six courtages en tout... » p 123.

Il ne l'a jamais considérée comme son âme sœur, mais un robot, une machine à procréation « une porteuse de génération ». En attendant d'elle de lui engendrer un enfant mâle, il est comme tous les êtres qui méprisent la fille (la naissance d'une fille est une malédiction, un outrage et un fardeau insupportable). « L'enfant serait un garçon, indéniablement, des hommes vigoureux, c'est scientifiquement prouvé, n'engendre que des mâles- dire que certains font la gueule quand il leur vient une fille... » p198.

L'image de Fatima Kosra est un excellent exemple de la vie misérable que mène la femme algérienne dans la société traditionnelle. Elle est comme objet de distraction sexuelle entre les mains de son mari, qui ne voyait en elle que son corps. Cette victime est appelée à sa satisfaction sexuelle. Voyant qu'elle l'appartient entièrement, il peut faire d'elle tout ce qu'il désire.

Rabah Soukehal témoigne de statut de la femme dans la société arabo-musulmane en disant :

Dans la société arabo-musulmane, la femme est un objet sexuel qui ne sert qu'à reproduire les croyants ; comme elle est uniquement considérée comme objet sexuel, il est conseillé aux croyants de cacher les rondeurs de son corps(...) Une fois cachée, la femme devient un objet de fantasme, elle devient une obsession pour l'homme ; et puisque ce dernier domine, socialement parlant, il peut la maltraiter, l'humilier et la punir à sa guise <sup>76</sup>

#### **4.2.3 Le mariage arrangé :**

Le mariage demeure le socle principal sur lequel se fonde chaque famille, il est défini comme étant «L'union de deux personnes dans les conditions prévues par la loi, alliance, conjungo, hymen, union, couple»<sup>77</sup>. Cette union entre les deux époux doit être basée sur l'amour, la tendresse, l'entente et la confiance pour pouvoir partager les meilleurs comme les pires moments ensemble, se solidariser pour affronter les difficultés et pour élever et éduquer

<sup>76</sup>Rabah Soukehal, *Le roman algérien de langue française*, op. Cite, p.219.

<sup>77</sup> Le Petit Robert. Op. Cit.

leurs enfants. L'anthropologue Claude Lévi Strauss a décrit le mariage comme la base essentielle de la construction d'une famille, il affirme que :« La famille fondée sur l'union plus ou moins durable, mais socialement approuvée de deux individus de sexes différents qui fondent un ménage, procréent et élèvent des enfants, apparaît comme un phénomène pratiquement universel, présent dans tous les types de sociétés »<sup>78</sup>

Il existe divers types de mariage dans le monde entier : mariage d'amour, mariage forcé, mariage religieux ou civil, et le mariage arrangé. Ce dernier se manifeste dans notre roman.

On peut le définir comme : «L'union en mariage de deux individus sans le consentement au moins de l'un d'entre eux »<sup>79</sup>. C'est la famille qui prend en charge ce type de mariage, et ses raisons sont diverses : en choisissant une future épouse pour leur fils ou un futur mari pour leur fille (mariage entre familles) pour pérenniser les relations familiales, leurs traditions et coutumes et pour la transmission de l'héritage. Une fille peut être considérée comme une marchandise entre les mains de ses parents, en la donnant en échange des dettes qu'ils ne peuvent plus rembourser. Dans cette perspective, le mariage n'a pas pour but la construction d'une famille, mais une sorte de négociation entre la famille de la fille et le futur époux pour leurs intérêts personnels. Cela se manifeste dans notre roman par le personnage principal Fatima Kosra, qui a été victime d'un mariage organisé avant même sa naissance, voyant que sa mère « Lalla Taous » a eu une vision que c'est le fils de sa voisine « Zakya » qui deviendra son gendre, ce qui la poussait à retarder la naissance de sa fille par miracle en luttant contre ses contractions pour que ces deux promis naissent dans le même jour.

Quoi qu'il soit, la petite Fatima aurait dû voir le jour bien avant son voisin, mais lalla Taous, enceinte pour la cinquième fois, déjà lotie de quatre fils, avait fait un rêve lui annonçant la naissance d'une fille dont le mari futur viendrait au monde en même temps que sa propre enfant. L' élu serait, toujours selon le rêve, le premier-né de Zakya, sa jeune voisine, la belle femme aux yeux bleu marine, à la peau fine, qui n'élevait pas la voix, qui baissait le regard... Afin d'aider le destin, de le forcer un peu, lalla Taous, grosse bien avant la docile voisine, aurait fortement serré les cuisses, pinté tisane sur tisane pour retarder ses contractions, ne les desserrant qu'au moment où la porteuse du fiancé commença à perdre les eaux... p 44 45.

---

<sup>78</sup> Claude Lévi Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, 1948. p.133.

<sup>79</sup> [www.gnadomboeni.com/mariage1.html](http://www.gnadomboeni.com/mariage1.html).

Sachant que, au début ce mariage arrangé avait pour but de préserver les relations de voisinages, plus tard, après l'enlèvement et la séquestration de Fatima Kosra en arrangeant ce mariage, sa mère et ses frères veulent se débarrasser d'elle, et de sauver leur honneur et faire taire les gens.

Mais cette union n'a pas été célébrée selon les règles sociétales, ni les désirs de sa mère qui souhaitait la voir dès son enfance mariée avec Rachid en portant des tenues traditionnelles et une cérémonie religieuse en présence de toute la famille et les proches, voyons qu'elle était la benjamine de lalla Taous. Mais après la libération de Fatima Kosra et son départ de domicile familial, elle a empêché la réalisation des rêves de sa mère.

Lalla Taous l'a disputée à propos de son entêtement de retourner à la maison, pour que Rachid Amor la trouvera entourée par sa famille à la tradition.

Lalla Taous la sermonnerait, si elle avait écouté sa vieille mère, si le fils de Zakya l'avait retrouvée entourée de ses frères, le menton redressé par leur puissance et la force de leur seule existence... elle ignorait sa chance d'être si bien lotie, combien de jeunes femmes lui enviaient cette Fratrie. p 61 62.

Et contrairement à la khotba traditionnelle (la famille du mari se présente chez la future bru pour demander sa main), Fatima Kosra a célébré sa demande en mariage en hôtel et dans l'absence totale de sa famille.

Il la demandait en mariage, de façon détournée, mais quelle éloquence ! Les mots voltigeaient, elle les happait, les emprisonnait, en silence, et qui se tait consent. La dernière des folles, la plus lucide des femmes se jetterait la tête la première sur une telle occasion... Cette demande en mariage était sinon exceptionnelle, du moins originale... p 80.

Ainsi que la célébration du mariage, ces frères ne voulaient ni assister ni la revoir voyant qu'ils l'ont bannie. Cela se lit à travers le dialogue entre Fatima Kosra et Rachid Amor, c'est lui qui l'informe sur toutes les préparations du mariage et les invités de sa famille :

-Est-ce qu'ils ont l'intention d'inviter du monde ?

-Non. Ta mère ne veut pas. Tes frères non plus n'y assisteront pas. Trop occupés. Et c'est tant mieux. Ils se prennent pour des pachas, tes frères. Mais, comme on dit, la fortune sourit aux audacieux. Bref, on n'aura que tes vieux, l'imam et les témoins. Mais ta mère tient à ce que nous soyons entourés de fleurs et habillés genres caftan et burnous

blanc pour la photo qui paraîtra sous la rubrique des mariages de trois ou quatre journaux. C'est pour arrêter les cancans, qu'elle dit. Remarque, je la comprends. On pourrait imaginer que tu as pris la tangente avec un roudi, ou que tu t'es cassée pour faire le tapin à Saint-Denis. Pour les calmer, les gens, il faut savoir se mettre à leur niveau. Et c'est ce qu'on va faire.

-Et lalla Zakya ? fit-elle.

-Quoi, lalla Zakya ?... Oh, celle-là ! Elle le saura assez tôt. T'inquiète.

-De toute façon, ça ne durera pas plus d'une heure. On fera ça sur le pouce, comme on dit. P88.

Ignorant les conséquences dévastatrices de ce mariage arrangé, malgré le consentement des deux époux : le contentement de Rachid Amor de revoir Fatima Kosra après cette longue séparation (il vient d'arriver de France) et de l'avoir pour épouse. Il lui a dit : « Je suis content de faire ces épousailles avec vous, mademoiselle Kosra. Et j'espère qu'il en est de même pour vous » p90. Et aussi Fatima Kosra qui a été aveuglé par la beauté de Rachid Amor, pour elle c'est une occasion à ne pas ratée pour s'en sortir de sa vie misérable. Ce mariage n'a été basé sur aucun amour, aucun contact des deux époux, mais sur une vague relation d'enfance, Fatima Kosra une fois installée sous son nouveau toit, va découvrir la réalité de son partenaire, une personne différente de celle qu'elle avait connue durant son enfance, ce qui va détruire sa vie à jamais.

#### **4.2.4 La violence psychologique :**

Ce qu'a vécu Fatima Kosra ne s'arrête pas là, elle a subi de diverses formes de violences psychologiques, dites violences morales ou émotionnelle. « Une offense verbale ou action qui abaisse une autre personne. Le mauvais traitement peut prendre la forme d'insultes ou de comportements qui amènent l'autre personne à se sentir coupable, contrariée ou humiliée »<sup>80</sup>. Cette violence se manifeste à travers différents aspects dans ce roman :

Les cauchemars : Selon la théorie freudienne : les cauchemars « Sont la façon choisie par ce côté obscur d'exprimer une angoisse refoulée ou un désir tellement inacceptable qu'il se camoufle en punitions : le contenu immoral de la pensée est alors censuré et remplacé par l'image horrible du cauchemar »<sup>81</sup>

Les troubles de sommeil de Fatima Kosra (cauchemars) causés par les moments infernaux vécus au djebel (qu'elle n'arrive pas à oublier), ainsi que son malaise quotidien même après

<sup>80</sup><https://www.erudit.org/fr/revues/rf/1998-v11-n2-rf1658/058008ar>.

<sup>81</sup>[www.doctissimo.fr>psychologie>Dictionnaire](http://www.doctissimo.fr>psychologie>Dictionnaire) des rêves>Analyse des rêves.

sa libération de ces bourreaux l'ont poussé jusqu'à uriner au lit. « S'aperçut qu'elle navigue dans un espace onirique, habitant le plus anxiogène de ses rêves, elle se réveille. Sa gorge est sèche, les draps trempés. Elle inspire, elle expire, à la recherche d'un verre d'eau, sa main tâtonne » p39. Terrorisée par ce mauvais rêve, pour le chasser et l'extérioriser, elle recourt aux somnifères, mais cette fois-ci en dépassant la dose ordinaire, occultant ses effets pourvu qu'elle retrouve le calme dans son sommeil. « Elle attrape le tube de comprimés rose et blanc. Dépassant de peu la dose prescrite, elle les fait glisser avec le restant de l'eau, déglutit en silence, s'enlise dans un sommeil inerte, aussi impersonnel que cette chambre d'hôtel » p39.

La peur : Ce phénomène marque profondément notre roman, « Du latin pavor. Phénomène psychologique à caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace »<sup>82</sup>, Fatima Kosra a peur de perdre son mari (qui n'a jamais douté d'elle puisqu'il la connaît bien, une fille de bonne famille, une voisine d'enfance) s'il découvre sa réalité amère et son passé tragique. « ...Elle craignait, à tort ou à raison, qu'il en connût quelque chose » p104. Obsédée et hantée par la peur, Mlle Kosra craint de rencontrer quelqu'un qui la connaît comme vagabonde des trottoirs d'Alger et une femme de joie au maquis. « Elle craignait de tomber sur quelqu'un qui la reconnaîtrait comme l'errante des avenues d'Alger, ou encore à la machette des djebels en éruption » p122.

Malheureusement le malheur est arrivé. Fatima Kosra a vécu la transformation de son mari en un islamiste, non seulement il a laissé pousser une barbe, mais il a transformé le bar de son hôtel en salle de prière, ainsi que son appartement à une annexe pour accueillir des pèlerins. Il déclare à sa femme que « Sans prière, on n'est pas musulman » p153. Ce qui l'a vraiment inquiétée c'est qu'au début de leurs retrouvailles il lui avait avoué qu'il était agnostique.

Les menaces de Rachid Amor durcissent de plus en plus, il la menace de la répudier, de la rapatrier et de vouloir se remarier car il aime une autre femme. « La répudiation la guetterait. Tromperie sur la marchandise, invectiverait l'époux ». Malgré sa grossesse, il menace de la rapatrier, de la renvoyer chez les siens. « En réalité, il se foutait d'elle. Avec ou sans enfant, il l'aurait de toute façon rapatriée » p136. Cette indifférence, et cette haine soudaine de Rachid Amor envers sa femme est due à la lecture de son cahier d'écolier (de Fatima Kosra), ce journal intime dans lequel elle transcrit son séjour au maquis, sa vie d'errance après sa libération.

---

<sup>82</sup> Le Petit Robert. Op. Cit.

Il faut noter que Fatima Kosra n'était pas confiante, d'une part, personne ne lui donne la peine de l'écouter, d'autre part, ce qu'elle a vécu est honteux à révéler. D'où son recours à l'écriture. Cela lui permettait de fuir le monde hideux où elle vivait. Elle ignorait que ce maudit cahier lui détruira la vie à jamais. « Elle refuse de l'imaginait compulsant ses notes dont elle-même en avait oublié jusqu'aux grandes lignes. Un goût de fiel enrobe ses amygdales, et elle refuse d'admettre que la mue de son mari est la conséquence de cette lecture » P186. La violence psychologique à l'égard des femmes peut être expliquée comme suivant :

La violence psychologique va se traduire par le dénigrement de la femme en tant qu'individu, sa dévalorisation en tant que personne à part entière ; c'est lui faire comprendre qu'elle ne vaut plus qu'un meuble. La violence psychologique peut encore se traduire par l'indifférence, la négation de l'autre : faire comme si elle n'existe pas là. C'est le refus d'entendre, d'écouter ou de recevoir l'autre <sup>83</sup>

Cette définition nous invite à découvrir ce que vivait Mme Amor avec son mari, qui ignore sa présence à la maison, qui préfère le silence. Il refuse d'aborder le sujet de la découverte de ce cahier, préfère le mutisme aux explications, il ne lui donne aucune chance de s'exprimer, de lui relater ce qu'elle a vécu, il n'a jamais essayé de la comprendre.

Sans oublier les taquinements, les maltraitances et les moqueries de Rachid Amor, par exemple au moment de l'achat du journal, vu qu'elle n'arrive pas à lire correctement en arabe dans « El Hayat », un quotidien arabe, en riant d'elle et en la traitant de « néo colonisée » P151. Fatima Kosra se remémore qu'au début de leur mariage, Rachid Amor la traitée de « ringarde, de sous développée » p158 à cause de son refus d'aller dans une boîte partouzes (ébats sexuels à plus de deux personnes).

Cette métamorphose soudaine de Rachid Amor a créé chez Fatima Kosra un grand désespoir.

Le désespoir : Ce désespoir se traduit par La perte de désir, le goût de vivre « je n'ai plus goût à rien » p205, manque d'ambition. C'est la perte de toute espérance, abattement total de quelqu'un qui a cessé d'espérer ; affliction profonde, détresse, désespérance.<sup>84</sup> . Voyant qu'elle mène une vie mélancolique, elle se sent seule malgré la présence physique de son mari

---

<sup>83</sup><https://www.erudit.org/fr/revues/rf/1998-v11-n2-rf1658/058008ar>.

<sup>84</sup>[www.larousse.fr](http://www.larousse.fr).

qui a l'esprit ailleurs, cette personne étrange silencieuse et froide avec qui elle vit. Elle constate le changement des choses : « Rien n'était comme avant » p215. Sa vie n'a aucun sens, rien ne l'intéresse, elle n'avait pas de but, ne s'aventure pas dans ses projets, elle vit au hasard, elle a cessé de croire en ces capacités. « Elle n'avait pas de projets, n'aspirait même pas » p118. Cette citation traduit le pessimisme de Mme Amor et son avenir incertain : « Le printemps est encore loin. Je suis trompée. Il faut dire que le temps n'avance pas » p 189.

L'anxiété : (Du latin *anxietas*, de *anxius* « inquiet »), Etat affectif caractérisé par un sentiment d'inquiétude, d'insécurité, de trouble diffus physique et psychique, d'attente d'un danger indéterminé devant lequel on est impuissant.<sup>85</sup> Cette anxiété se présente chez Fatima Kosra par l'acte de ronger les ongles, qui es connus en psychologie sous l'appellation « onychophagie ». Ce geste anxieux dû à l'état psychologique troublant de cette victime, il est lié au stress, à la dépression, au malaise et à l'ennui... Elle est apparente aussi par la boule qui lui enserre la gorge, cette boule qui lui fait obturer la poitrine, elle lui bloque la respiration et lui coupe le souffle. « La boule enfin visualisée, bien ancrée dans le thorax, jusque-là immobile, se mit à rouler, osciller, vaciller. Elle se mordit la lèvre inférieure, avec la force, comme si la douleur ainsi provoquée allait l'endiguer, la juguler, l'éjecter » p173.

#### 4.2.5 La violence économique :

En plus de cela Fatima kosra a subi la violence économique conjugale. Elle se figure dans ce texte par l'exploitation de cette victime de la part de son mari. Elle travaille sans relâche, en obéissant à son partenaire qui profite d'elle en exposant ses travaux ménagers à tout le monde, même à son ami. Il exploite la fragilité et la soumission de sa femme pour ses intérêts personnels :

Juste avant de faire l'aide- soignante, et dès son arrivée à Paris, en plus du travail qui lui incombait dans l'établissement miteux de son mari, et sur la volonté duquel, au noir et pour cinquante francs de l'heure, elle avait fait les ménages dans les maisons, chez les particuliers, comme on dit, même ses week-ends y passaient...Son mari en restait estomaqué qui proposait les services de sa femme à tous ceux qui le demandaient, même à son ami intime, ce Pierrot, son mari qui l'assistait lors des entretiens au téléphone, qui lui montrait l'art de négocier. p 120.

---

<sup>85</sup>Dictionnaire de psychologie encyclopédique, sous la direction de Nobert Sillamy, Bordas, Paris, 1980.

En échange de l'argent qu'il accumule de ses travaux pénibles de sa femme, il lui a promis de quitter cette chambre d'hôtel, d'acheter un appartement, une vie stable, paisible, sécurisée et plein de bonheur.

Tandis qu'elle attendait patiemment de commencer une vie où la peur ne serait même plus ce vague souvenir, à l'origine de ces brusques sursauts, un endroit où elle se sentirait vraiment protégée, comptant jusqu'au dernier centime les derniers des ménages, les additionnant aux recettes de l'hôtel, son mari accumulait de l'argent, épaississant un compte d'épargne logement, remboursant la caisse dont il gardait précieusement la clé, vaillante et inébranlable épouse, le dur labeur et les douleurs dans le dos. P122.

Mlle Kosra croyait en son mari, elle ne doutait jamais de lui, elle lui faisait une confiance aveugle, mais Rachid Amors n'a pas tenu ses promesses. Une fois réalisé son rêve ait marginalisé sa femme comme si elle ne faisait plus partie de sa vie. En parlant de cet appartement il disait : « Mon appartement. Chez moi. Mon. Je » P13

Malgré la métamorphose de son mari, les sentiments de Fatima Kosra n'ont pas changé, elle cherche à protéger leur relation, le regagner, elle est allé jusqu'à accepter une coépouse, l'essentiel qu'il soit juste avec les deux épouses en suivant le modèle prophétique et la loi Divine.

Une coépouse, lui avait-elle dit, assuré, juré, une coépouse ne l'importunerait pas, pourvu qu'il fût juste, qu'il les aimât de la même façon, un jour chez l'une, un jour chez l'autre, une robe pour l'une, une robe pour l'autre, une sortie pour l'une, une sortie pour l'autre. Comme le veut la Loi, puisque maintenant, il y était initié, à la sunna d'Allah et Son prophète. P 137.

Elle aurait abdiqué à ses droits, elle aurait même supporté l'inégalité, à condition qu'il ne la mette pas dans cet avion pour la renvoyer chez les siens.« Elle était prête à en faire une amie, donc, de cette coépouse, une sœur, pour elle, elle aurait renoncé à son tour, à tous ses tours, à ses robes, à toutes ses robes, à ses sorties, à toutes ses sorties, sans ressentiment, sans animosité... » p 137. Mais les efforts de Fatima Kosra paraissent en vain, son mari tient à sa décision de la répudié et la rapatrier.

Le changement de Rachid et sa négligence envers elle, l'a replongé dans son passé morose. Elle a essayé maintes fois de lui relaté son passage au maquis, mais il ne lui a jamais accordé une chance pour l'écouter.

« - Des chiens. J'ai été attaquée par des chiens, dit-elle.

Il pleuvait...

-Tu me raconteras ça plus tard, la coupa-t-il en se déshabillant » p81.

Son traumatisme refait surface, elle vit de nouveau son passé, son enlèvement, sa claustration par ces bourreaux, et sa vie d'errance sur les trottoirs d'Alger après son échappement. « Alors, sans effort, elle se revit échappant à ses bourreaux, puis claustrée, en gésine, enfin sur les trottoirs de la ville... » p 131/132. Ce flash-back qui se produit chez Fatima Kosra, a éveillé chez elle la haine et la fureur longtemps refoulées, ce qui l'a poussé à commettre des actes irréparables. « Qui avait si bien pratiqué le refoulement de ses ressentiments. Qui aurait continué. S'il ne l'avait pas poussée à. » p 133.

Nous avons vu le parcours de Fatima Kosra du maquis jusqu'à sa vie après le mariage. Il s'agit d'un parcours dur et pénible à supporter.

Le parcours de Fatima Kosra retrace son séjour au djebel, puis se poursuit par son départ en France pour s'installer avec son mari. Le départ constituait pour elle, un havre de paix, elle présageait un mariage heureux, un amour longtemps rêvé, ce qui aurait pu changer son destin. Mais malheureusement son histoire euphorique s'est arrêtée après la découverte de son cahier et la transformation de son mari en islamiste. L'effondrement de ses rêves, la douleur d'être menacée de répudiation l'a poussée à se révolter. La révolte peut se traduire par plusieurs aspects que nous allons étudier au chapitre suivant.

# LA DEUXIEME PARTIE

## Deuxième partie : La révolte.

### Chapitre I : La rébellion à travers la prostitution, la nudité, la mixité, l'avortement et l'homicide.

Dans ce chapitre, nous allons étudier diverses formes de folie prises par le personnage principal pour se venger de ses antagonistes.

Les sévices que la narratrice a subis et sa marginalisation de la part de sa famille et sa société ont provoqué chez elle une contre-violence, une révolte dans la mesure où elle se soulève contre la société, la famille, la religion, contre elle-même et contre son mari aussi. Cette rébellion est une sorte de défense contre l'ennemi (qui est l'homme en générale). Ce terme « révolte » peut être défini comme suit :

De révolter. Action collective, généralement accompagnée de violences, par laquelle un groupe refuse l'autorité politique existante, la règle sociale établie (désobéissance, insoumission, insubordination), et s'apprête ou commence à les attaquer pour les détruire (émeute, guerre, insurrection, rébellion, sédition, soulèvement)<sup>86</sup>

Dès le début du roman, la narratrice se montre rebelle. Nous avons déjà souligné que cette histoire se déroule en Algérie durant la décennie noire, Fatima Kosra travaille dans une période où le travail a été interdit aux femmes destinées à rester à la maison. Une femme est bien celle qui est pudique, baisse son regard devant les hommes, contrairement à Fatima Kosra qui tambourine sur le volant. En se rendant au travail par véhicule, chaque jour elle change d'itinéraire pour échapper aux islamistes, car elle était une femme dévoilée, contre cette loi religieuse qui impose à la femme le port du voile. Elle s'interroge sur les raisons de l'obligation du voile pour les femmes et non pas aux hommes qui sont libres de porter tout ce qu'ils veulent « Mais pourquoi les prescripteurs des Lois n'avaient-ils pas contraint ces fils d'Adam à se voiler ? » P64. En méprisant le voile, elle le considère comme « tchador mal empesé » p 13. Dans le même sujet le psychanalyste Fethi Benslama s'attaque à ceux qui imposent le voile aux féminins, selon lui le voile ne représente jamais un signe de pudeur, de croyance ou un attachement à la religion mais plutôt un objet de domination, car la cause principale de ce voilement est bien de cacher le corps féminin qui demeure objet de séduction et d'attraction pour les hommes afin d'éviter de commettre des actes impurs. À ce propos Fethi

---

<sup>86</sup> Le Petit Robert. Op. Cit.

Benslama (psychanalyse et professeur d'université à Paris dans son ouvrage « La Virilité en Islam » démontre que selon la théologie islamique :

« Le voile n'est pas un signe » Le voile cache le corps féminin, l'occulte parce que « ce corps ferait trop signe ». Le voile ne peut donc être désigné comme « un signe religieux semblable à des signes tel le crucifix » mais comme l'anti-signe même ». Ce qui demeure ainsi « ostentatoire du côté de la religion », c'est donc la femme ; « le corps de la femme ; tandis que le voile est l'anti-signe ». Le voile contrôle le corps des femmes, « l'arraisonne ».87

Après avoir vécu des violences sous différents types, Fatima Kosra devient elle aussi violente, elle utilise son corps comme instrument de vengeance, après sa libération, elle s'est réfugiée dans la prostitution.

### **1.1 La prostitution :**

Depuis la nuit des temps, la prostitution existe dans toutes les sociétés occidentales et orientales. En Maghreb et notamment en Algérie, des filles de différents âges se prostituent dans les rues, les cabarets, les hôtels... La majorité trouve dans la prostitution un moyen de gagner leur vie. Elles recourent à ce phénomène à cause de leurs vies misérables (manque de moyens, d'argent...) ou bien à cause d'une blessure du passé longtemps refoulé (enlèvement, agression, viol...) comme moyen d'apaisement et de fuite de la réalité tragique que vit la victime, c'est le cas de notre protagoniste. En Algérie, durant la période du terrorisme ce phénomène s'est propagé. Après leurs libérations ou leurs fuites, les victimes des islamistes dépourvus de famille (havre de tendresse), et de protection sociétale et étatique, ne trouvent que l'errance et la prostitution comme seuls moyens pour pouvoir survivre.

En effet, la prostitution, peut-être une sorte d'opposition, une révolution contre la société, la famille et la religion. La prostitution est présente dans notre roman. Après son retour du maquis, Mlle Kosra a été violée, mutilée. En reprenant sa force, elle devient une femme révolutionnaire. En refusant de retourner à la maison familiale, elle trouve refuge dans la prostitution et l'errance sur les trottoirs d'Alger. Elle s'écarte volontairement du système social et patriarcal. La prostitution pour la narratrice est un instrument d'apaisement et de déconnexion de ce monde affreux où elle vivait. A travers la prostitution, Fatima Kosra a pu exercer des violences extrêmes aux hommes avec qui elle passait des nuits (qu'elles

---

<sup>87</sup> Tazi Nadia, BenslamaFethi, « *La Virilité en islam, L'aube proche essai, dans une logique théologique de mainmise réelle sur le corps de la femme* », Paris, 1998.

considèrent comme des ennemis). A défaut de se venger des terroristes qui l'ont violée et violentée sa colère s'est portée sur les hommes en général. La narratrice se prostitue discrètement, en craignant d'être reconnue elle se déguise en une autre fille, elle porte une perruque et un djelbab sombre, elle erre devant les campus, et dès qu'elle capte une voiture stationnée, elle s'approche et monte avec l'inconnu tout en ignorant où il l'emmène, sans même s'intéresser à lui, pourvu qu'elle gagne de l'argent.

Le soir venu, les sens en éveil, la rage à son apogée, ornée d'une perruque, grimpée et légèrement vêtue sous un djellaba sombre, il lui arrivait de déambuler sur les avenues où, aux heures de pointe, pressées de rejoindre les campus, des étudiantes brandissaient le pouce, tandis des femmes décolorées et professionnellement fardées offraient courageusement leur gagne-pain. Dès qu'une voiture ralentissait, se prenant pour la femme invisible de la cité, Mlle Kosra n'hésitait pas à s'en approcher, et, si son conducteur était seul, à y grimper... Et peu lui importait si l'homme alpagué répondait ou non à ses goûts... P 28

Donc, les hommes deviennent des victimes entre les mains de Fatima Kosra, cette femme-victime qui a souffert à cause des terroristes.

Cette prostituée rusée, durant la nuit vole ses clients. En effet en passant des nuits avec un militaire retraité qu'elle avait rencontré dans un club privé, elle lui vole un portefeuille, et sous l'effet de l'alcool, elle ne se souvient même pas de l'endroit où ils ont passé la nuit. Mais le lendemain de sa prostitution, elle se met dans une autre peau, celle d'une fille naïve, innocente et bien éduquée. « Elle est au plein cœur de la ville, sur la rue Didouche-Mourade, la journée sur le point de s'achever. C'est l'heure à laquelle Mlle Kosra se met dans la peau d'une fille de bonne famille sortant du travail, rentrant sagement chez ces parents » p30

Fatima Kosra considère son sexe comme lieu de conventions commerciales, et comme un échange économique-sexuel pour subvenir à ces besoins. Par la prostitution Leila Marouane brave les interdits et transgresse les règles religieuses, car la sexualité est illicite socialement et religieusement en dehors du mariage. A ce propos Radia Toulbi dans son ouvrage « Le mariage des filles en Algérie » confirme ça : « On peut le dire : il n'est et ne peut y'avoir de sexualité que dans le mariage. En dehors de celui-ci toute sexualité n'est que fornication et donc transgression à l'ordre naturel des choses »88

---

<sup>88</sup>ToulbiThaalibi Radia, *Le mariage des filles en Algérie, de l'imaginaire au réel*, Edition Ounoutha, Alger, 2003.p 38.

En résumé, la prostitution a envahi l'Algérie post-indépendante qu'elle soit pratiquée furtivement ou indiscrètement. Dans tous les pays arabo-musulmans et spécifiquement en Algérie ce fléau est banni par la société et la famille, et la fille prostituée est considérée comme une fille mauvaise vie, de mœurs légères. Vu la prohibition de cet acte, en se prostituant Fatima Kosra brave l'interdit et contre les lois religieuses et traditionnelles établies.

Mais la prostitution selon Marouane est une sorte de délivrance des carcans religieux, sociaux et moraux. Ajoutant à ce fléau la nudité se voit comme une révolte de la part de la narratrice.

## **1.2 La nudité :**

Durant toute la trame narrative la narratrice se montre solitaire. La famille et la société sont contre elle, mais malgré sa solitude et sa détresse, elle se bat contre sa fatalité malheureuse. Nous avons déjà dit que Fatima Kosra n'avait pas de refuge, elle se traîne d'un hôtel à un autre. Un jour en entrant dans un bar de l'un de ces hôtels où elle réside, elle rejoint les groupes des buveurs et les appelle à la solidarité et à la fraternité pour défendre les droits confisqués aux femmes, elle leur donne une occasion de rendre justice à leurs sœurs, leurs filles et leurs mères qui ont été victimes de l'oppression masculine et surtout celle des terroristes.

« Mlle Kosra se joindrait volontiers aux homélies, elle révélerait bien ses souffrances, elle communiquerait ses aigreurs, elle donnerait des descriptions : Allons, camarades, secouez-vous, soyons solidaires, pensez à vos mères, à vos sœurs, à vos filles, Mlle Kosra vous donne l'occasion de jeter la pierre dans la bonne direction. Allez, frères, unissons-nous, traquons ensemble, si l'oubli est possible, le pardon est absurde... » p35.

Et sous l'effet de drogue qu'elle consomme, elle refuse d'admettre que ces derniers (ivrognes) ne veulent pas s'associer pour se venger des islamistes. Cela a engendré chez elle un fort sentiment de colère et de rage qui l'a poussé à se dénuder en public. « Elle attrape le pan de sa robe, l'étire aux genoux, le décolleté n'en est que plus large, elle lâche le pan, s'occupe de remonter le col. Rien n'y fait. Elle est dénudée » p37. Par cette nudité, la narratrice vise le dévoilement de la barbarie des extrémistes qui ravage l'Algérie des années 1990/2000. Fatima Kosra s'écarte du chemin de la religion, cela se justifie par la nudité et tous ces actes diaboliques. Elle contredit les lois religieuses qui interdisent strictement la mixité entre les deux sexes.

Ajoutant à cette scène, il est important d'évoquer la nudité de Madame Amor le jour de la mort de son mari. Après l'avoir tué elle a rasé sa tête, elle a porté sa chemise et elle est sortie dans la rue sans même savoir où aller. En arrivant à un bar elle s'est installée dans une table et elle a commencé à se dénuder devant le barman. « ... J'ai déboutonné la chemise puis sorti mes seins, l'un après l'autre, le défiant du regard de les toucher » p218.

Dans ce roman, la nudité constitue une attaque à l'interdit social et religieux qui impose à la femme le port des vêtements (le voile) et le silence. Ce dénudement rappelle une haute transgression à la pudeur féminine comme l'annonce cet extrait : « ... L'ordre et l'harmonie n'existent que lorsque chaque groupe respecte les hudud. Toute transgression entraîne forcément anarchie et malheur. Mais les femmes ne pensaient qu'à transgresser les limites »<sup>89</sup>

Raser le crâne suivi de l'exposition des seins de la narratrice devant le barman représente la manifestation des femmes par leurs corps, comme instrument qui vise l'abolition de cette différence entre les deux sexes, la création d'un monde juste où la femme et l'homme seront des êtres égaux. Dans le même sujet, Freud déclare que : «La femme ... reconnaît la réalité de sa castration et par là même, également, la supériorité de l'homme et sa propre infériorité, mais elle se rebelle cependant contre cet état de fait qu'elle ne désire pas »<sup>90</sup>. Natacha Ordiani, dans un article consacré au rôle du sein dans les luttes féministes, rappelle que : « Les mouvements féministes contemporains pour le droit aux seins nus mettent l'accent sur l'interdiction du dénudement féminin en sa qualité de dispositif visant au contrôle du corps féminin. Il s'agit de briser la norme de genre et la frontière de la pudeur féminine imposée par les institutions et les différents pouvoirs »<sup>91</sup>

### 1.3 La mixité :

Nous avons déjà signalé que Rachid Amor a transformé son appartement en une annexe où il reçoit des pèlerins. Après avoir vu ces pèlerins avec son mari dans le salon, la narratrice s'est introduite dans cette pièce en portant une nuisette, elle était bien parfumée et maquillée, et elle a mis de la musique, ce qui a fait fuir ces pèlerins à cause de cet acte immoral.

... J'ai entrepris de me balader dans l'appartement, dans tous les sens, bravant le couvre-feu de mon mari, circulant à ma guise. La

---

<sup>89</sup> <https://books.google.dz/books?isbn=9401208670>

<sup>90</sup> Sigmund Freud, *Female Sexuality*, 1931.

<sup>91</sup> Natacha Ordiani, « *Le seins au cœur des luttes féministes* », in Martine Sagaert, Natacha Ordiani, dir. *Le sein ; des mots pour le dire*, Revue Babel, n°1, transverse, 2015, p 199-219.

nuisette rouge éthérée, la bouche ravivée de carmin, enveloppée d'un nuage de parfum, j'ai fait une escale dans la salle à manger en salon marocain, où ils étaient en train de boire le thé. Je les ai salués, me suis présentée, Fatima Amor, ai-je murmuré en arrondissant les lèvres. Puis j'ai mis un disque, le volume au maximum... Il a suffi d'une fois, une seule, pour que ces pieuses personnes renoncent à la rue d'Orsel. P 208/ 209.

En islam, la femme est appelée à porter le voile devant les hommes étrangers. En se voilant elle protège sa chasteté, et l'homme doit baisser son regard devant la femme pour éviter de commettre des péchés. Cependant, la femme n'a pas le droit de conquérir l'espace masculin comme l'avait fait Fatima Kosra. A ce propos Jean Déjeux déclare : « Lorsque la femme investit l'espace masculin, rompant l'équilibre de la société, dépassant les normes traditionnelles... Des hommes diront qu'elle dépasse la mesure »<sup>92</sup>

Donc l'union de l'homme et de la femme est illicite, surtout comme le cas de Fatima Kosra, elle n'était pas seulement dévoilée mais presque nue.

La narratrice s'écarte du chemin de toute religion, cela est démontré dans ces actes irraisonnables et irréligieux. Par exemple le jour de son enlèvement, lorsqu'elle a supplié les islamistes de la laisser tranquille car elle n'était pas médecin pour pouvoir soigner leurs blessés, elle s'est mise à évoquer le Dieu et ses prophètes chacun à son nom, et elle aurait même pu inventer d'autres prophètes pourvu qu'elle leurs échappe.

Elle s'apprêtait à se mettre à genoux, à puiser des larmes d'où elle pourrait, à les tarir, à s'essorer, telle serpillière des mauvais jours, à déchausser un à un les six pieds, à les baiser, mouah, mouah, à implorer pitié et miséricorde : par rabbi et ses multiples prophètes, Mahomet et Saliman, Joseph et Abraham, Youssef et Ibrahim, la liste n'en finirait pas, mais elle les évoquerait tous, elle les énumérerait, un à un, dans tous les charabias, dans tous les galimatias, dans tous les sens, elle en inventerait, s'il le fallait  
p23

La narratrice a révélé à son mari qu'elle était pratiquante non croyante, à ce propos elle a dit : « je suis pratiquante non croyante... » p 149. Par cela le protagoniste transgresse la loi divine, car pratiquer une religion sans croire à ses préceptes est une sorte d'hypocrisie, et Dieu recommande à l'Homme de le croire avant de pratiquer les règles religieuses. A ce propos Maroune proclame sa laïcité, elle n'adhère à aucune religion :

---

<sup>92</sup> Jean Déjeux, *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature. Op. Cit.* P316.

J'ai lu le Talmud, la Bible, le Coran. Aucun ne favorise jamais les femmes. Il y a dans la Kabbale une phrase magnifique qui dit « Dieu compte les larmes des femmes » ... Je trouve ça merveilleux. Mais en même temps, dans la réalité, on s'en fout des larmes des femmes. Dans les textes, c'est la femme qui doit se couvrir. Pourquoi doit-elle forcément dissimuler le corps comme si c'était une tare ? La femme est une négation dans tous les textes. On ne peut pas se permettre d'être mystique, nous les femmes. J'aimerais bien avoir une vie mystique, être en rapport avec le spirituel. Mais je ne peux pas. Jusqu'à présent je n'ai pas trouvé de religion à ma faveur

A travers cette citation Marouane rejette tous les préceptes religieux, en responsabilisant la religion d'être à la défaveur des femmes, et en la jugeant comme responsable de toute injustice, souffrance et supplice qui ravagent ces victimes.

#### **1.4 L'avortement :**

L'avortement est prohibé par la loi islamique, mais les érudits musulmans dans leurs recherches sur le sujet de « l'avortement » ont abouti à des résultats différents, qui peut être licite ou illicite tout dépend de l'évolution de l'embryon. Il y a ceux qui acceptent l'avortement avant le quatrième mois. D'autres savants voient dans l'avortement un crime intolérable depuis le premier jour de la nidation (le fixage de l'embryon dans l'utérus) jusqu'au jour de l'accouchement. Mais, il est permis dans des cas graves par exemples s'il met la santé de la mère en danger, il est préférable d'avorter le bébé que de perdre la maman.

Ce phénomène marque notre roman, Fatima Kosra se transforme en une femme diabolique et devient dangereuse envers elle-même et envers autrui. Elle se retourne contre elle-même jusqu'à commettre un acte cannibalesque et barbare, elle provoque une fausse couche d'une manière agressive et sauvage.

Elle se donne des gifles, puis des coups de poing, dans le torse, au ventre, une onde de douleur laboure ses entrailles. Elle serre les lèvres pour empêcher les hurlements qui fore sa poitrine... elle écarte les cuisses, ferme le poing, l'introduit avec force dans son vagin, où il ne tient pas...elle a soulevé le rideau de fer de la cheminée, et posé le fœtus au milieu de l'âtre...elle l'a imbibé, le fœtus, d'huile, essentielle, toute la réserve, quatre petits flacons, à la base de romarin, dont son mari embaumait son bain, qu'il se procurait dans les boutiques bio, et elle a mis le feu. Ça sentait le poulet grillé, dit-elle... p 187/188/192.

Mais cela n'est qu'un acte impulsif, car après l'avortement Fatima Kosra a essayé de réimplanter le fœtus dans son utérus. A ce propos Freud définit le concept de pulsion

comme : « un concept limité entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique en conséquence de sa liaison au corporel »<sup>93</sup>. Kosra n'a pas pu résister aux impulsions profondes qui l'a hanté, et cela n'est qu'un produit de l'inconscient, elle ne l'a jamais prémédité, mais après avoir perdu son cahier d'écolier où elle a constaté que la transformation de son époux envers elle est due à la découverte de son histoire. La rage et la colère l'ont envahie, ce qui l'a poussée à commettre un crime en avortant son bébé au septième mois. Elle regrette son acte après l'avoir commis, mais c'était trop tard. « Elle tente de le remettre en place. Dépêche. Dépêche. Elle l'enfoncé. Elle persiste. Renonce. Le placenta maintenant évacué, de quoi se nourrirait-il ? » p 188/189.

Fatima Kosra après avoir subi une grossesse indésirable (issue d'un viol au maquis), cela lui a rendu l'accouchement et les enfants détestables. Pour elle, être enceinte, c'est être dominée par l'homme, qui devient possesseur du corps féminin. De nombreuses expressions témoignent de cela : « Engrosser, c'est pas du tout joli comme mot » p 112. « Porteuse de génération » p116. Et puis réduire le statut de la femme à une génératrice qui n'assume que le rôle de procréation et d'éducation des enfants. Notant que le corps féminin est considéré comme objet entre les mains de l'homme, en utilisant la violence et l'agression pour le posséder et le soumettre. C'est un objet manipulable à cause de la fragilité du sexe féminin.

Michel Foucault témoigne de cette fragilité, en parlant des corps, ils les nomment « corps dociles », pour lui, l'homme comme maître dominateur peut imposer ou interdire à ce corps quoi que ce soit. Selon Foucault le corps peut être « objet d'investissement si impérieux et si pressant ; dans toute société ». Il est « pris à l'intérieur de pouvoirs très serrés, qui lui imposent des contraintes, des interdits ou des obligations »<sup>94</sup> C'est le cas de notre protagoniste qui se trouve obéissante à son mari sexuellement parlant, en ayant des relations sexuelles avec lui comme il les exige, elle lutte contre la fatigue et la froideur qu'elle ressent envers lui pour le satisfaire. En effet, la provocation de cette fausse couche est bien le refus de la maternité, c'est reprendre ce corps longtemps perdu et dominé par l'homme. Comme l'exprime Eloïse Brière : « La femme ne peut alors se réaliser qu'en niant son potentiel vital

---

<sup>93</sup> Sigmund Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, [1915], Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.

<sup>94</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1993, p161.

de transmetteuse de vie, en annulant sa fonction biologique. Refuser la maternité c'est se révolter contre tout ce qui rend la femme esclave »<sup>95</sup>.

Marouane parle du phénomène de l'avortement et de refus d'engendrement par les femmes algériennes, tout en expliquant que cela est due aux traumatismes vécus par ces victimes que ce soit d'enlèvement, de viol ou de grossesses indésirables. Cela est expliqué par Leila Marouane tout en affirmant que : « L'agression et le refus d'avoir des enfants constituent deux éléments essentiels qu'on retrouve inscrits dans mon parcours personnel et dans le parcours de mon personnage. L'exil est souvent synonyme de stress. 80% des femmes vivait l'exil n'arrivent pas à procréer »<sup>96</sup> . Ce phénomène est partagé entre toutes les femmes Algérienne dont Leila Marouane fait partie. En parlant de la violence, elle déclare que : « Ce thème revient constamment dans nos réunions. Parmi les femmes qui n'entourent et qu'ont maintenant la quarantaine, rares sont celles qui ont des enfants. C'est une peur qui est restée. Un choix inconscient »<sup>97</sup>. Par cela Leila Marouane veut dire que le refus de procréations de la part de ces victimes renvoie à la violence subie par leurs agresseurs et violeurs.

Les actes diaboliques de Fatima Kosra ne sont pas limités à l'avortement mais elle est allé jusqu'à commettre un crime intolérable qui est le meurtre de son mari.

### **1.5 Le meurtre :**

En rentrant à la maison avec changement d'humeur inhabituel (avec joie), Rachid Amor réaborde le sujet de rapatriement de sa femme avec moquerie. Suite à la découverte des restes du fœtus brûlé dans la cheminée, il lui annonce ses préparatifs et ses démarches pour rapatrier ainsi l'accueil de ses frères qui l'attendent à l'aéroport. Ce retour chez les siens a bouleversée Fatima Kosra, elle a été prise de panique, ce qui l'a poussé à tuer son mari qui voulait la rejeter. Notant que Rachid Amor a été un homme alcoolique, Fatima Kosra a profité de cette occasion pour lui préparer un verre de whisky mais cette fois-ci d'une manière rusée tout en lui annonçant son accord de retourner à son pays natal. Elle met dans cet alcool des somnifères, une fois Rachid Amor anesthésié, elle lui menotte les mains et les attache au lit.

-Je prendrais bien un deuxième whisky.

-Je vais te le préparer exactement comme tu l'aimes, mon loulou.

Et si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'en prendrai un aussi.

---

<sup>95</sup> Eloïse Brière, « *Le retour des mères dévorantes* », p68.

<sup>96</sup> <https://books.google.dz/books?isbn=9401208670>

<sup>97</sup> Idem.

-Ensuite je commencerai à emballer mes affaires. Tout compte fait, je suis contente de rentrer, ai-je enchaîné, le plus naturellement du monde.

-Dans la cuisine, j'ai broyé quelques-uns des comprimés, cinq ou six, peut-être même sept ou huit, je ne m'en souviens plus, que j'ai mélangé à la glace pilée. Je prenais mon whisky sec. P 215

Après un moment elle le réveille en lui faisant du coton mouillé d'éther dans le nez. « J'ai alors imbibé d'éther un énorme morceau de coton, que j'ai délicatement posé sur son nez. La fraîcheur du liquide l'a réveillé, et il s'est mis un peu à gigoter. » p216. En vérifiant qu'il a était bien attaché, elle l'a violée en souhaitant tomber enceinte pour la huitième fois.

Je me suis alors mise à califourchon, à même son bassin, entourant son cou de mes deux mains, serrant au fur et à mesure que ma langue labile parcourait son torse glabre, frottant mon sexe contre le sien qui peu à peu se raffermissait, et le mien s'humidifiait. Dès la pénétration, il a giclé. Rien à voir avec ses habituelles explosions, mais j'ai tout de même senti la fusion des gamètes. Pour plus de sécurité, posée tout contre lui, j'ai attendu quelques minutes avant de me retirer. P 217.

Par ce viol, Leila Marouane donne une autre vision sur la femme soumise qui devient révolutionnaire et désobéissante à son chef dictatorial qui est l'homme. Ce viol montre un renversement de rôle traditionnel des deux sexes, car l'homme possède la force, et peut violer la femme qui a été longtemps considérée comme sexe fragile. Mais dans ce roman la femme a repris sa force et l'homme a été dépourvu de toute force et d'autorité sous l'effet des somnifères. Après avoir violée son mari, Fatima Kosra l'a mis dans une baignoire et l'a électrocutée par un chauffe-eau électrique. « Je l'ai allongé dans la baignoire, et j'ai laissé couler l'eau chaude jusqu'à ce qu'elle l'immergeât. Puis dans l'eau, j'ai plongé le chauffe-eau électrique à la tige entortillée, que j'ai immédiatement branchée dans la prise du sèche-cheveux » p218. Après avoir commis ce meurtre elle rase sa tête et sort trimbaler dans la rue, jusqu'à son arrivé à un bar où elle s'installe et commence à se dénuder comme nous l'avons déjà mentionné précédemment.

En résumé, L'assassinat de Rachid Amor paraît comme une sorte de défense contre celui-ci qui voulait la rapatrier, une résistance, un combat dans cette société phallogocentrique qui la marginalisé. Comme nous l'avons déjà signalé Fatima Kosra représente la femme algérienne et sa vie d'enfer qu'elle a mené dans cette société où l'homme demeure chef dans tous les domaines qui gouverne la femme par la violence et la force. Et le dénudement de la narratrice

fait référence au brisement de la pudeur féminine. Mais une fois Rachid Amor mort, Fatima Kosra se débarrasse de ce fardeau menaçant, elle reprend sa liberté

## Chapitre II : La folie

Dans ce chapitre, il sera question de cerner une définition au concept de « La folie », de citer ses différents types et enfin, essayer d'expliquer comment la folie peut être acte de révolte ?

Le thème de « la folie » est un sujet ancien dans la littérature maghrébine d'expression française. Prenant l'exemple de Tahra Ben jellon avec son roman « Moha le fou, Moha le sage », et le roman de notre corpus « Le châtime des hypocrites ». Ce phénomène occupe une place principale dans la littérature maghrébine à travers la mise en scène d'un personnage déraisonné, déréglé qui souffre d'un trouble psychologique. La folie est un concept reconnu depuis l'Antiquité, mais il est difficile de définir exactement ce qu'il recouvre, car le mot « folie » est polysémique : Idée, parole, action déraisonnable, extravagante. Absurdité, bizarrerie, extravagance.<sup>98</sup>

Donc la folie est le contraire de la raison, une maladie dite mentale, qui se caractérise par l'anormalité de l'individu et sa perturbation psychologique. Mais les malades atteints de folie diffèrent les uns des autres car il existe plusieurs types de folie.

### 2.1 La folie malade :

Est une conséquence d'une violence, une blessure et un drame longtemps refoulés, généralement l'individu ayant souffert dans son passé peut connaître la détresse ou une maladie mentale (perte de raison). A ce propos Michel Foucault dit : « La folie est toujours une distance prise par rapport à la raison, un vide établi et mesuré »<sup>99</sup>. Ce type de folie se manifeste dans notre roman à travers l'héroïne de cette histoire qui est Fatima Kosra.

Sur le plan symptomatique, elle se traduit par sa destruction psychique qui l'a réduit au silence, l'a poussée à l'isolement et à l'écartement du groupe social. Cette dissociation de la société, sa marginalisation et son indifférence des autres membres de sa communauté a provoqué chez elle une maladie mentale qui est la schizophrénie. Ce phénomène peut être défini comme étant : « une psychose caractérisée par une désagrégation psychique (ambivalence des pensées, des sentiments, conduite paradoxale). La perte du contact avec la réalité, le repli sur soi, autisme, hébéphrénie »<sup>100</sup>. Cela se traduit dans ce roman par l'isolement de Fatima Kosra qui n'adresse la parole qu'à la tortue qu'elle considère comme meilleure compagnie que les êtres humains. « Puis elle s'est mise à la recherche de la tortue, il

---

<sup>98</sup> Le Petit Robert. Op. Cit.

<sup>99</sup> Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961, p223.

<sup>100</sup> Le Petit Robert. Op. Cit.

lui fallait de la compagnie, parler, au cas où elle en éprouverait le besoin. Car, dit-elle, elle a horreur de parler seule, pourtant l'envie ne lui en manquait pas... » p 196/197.

Borgomano Madeleine annonce la cause principale de l'atteinte de cette maladie tout en disant : « coupure absolue avec la société qui ne peut conduire qu'au désespoir et à cette fissure interne qu'on nomme schizophrénique »<sup>101</sup>

Elle peut se traduire aussi sous forme de frénésie. Cette dernière est un « état d'agitation fébrile, d'exaltation violente qui met hors de soi, fièvre, folie.<sup>102</sup> La folie malade est le fruit d'une rupture avec le monde intérieur qui est le soi-même, et le monde extérieur qui est l'autrui.

Shoshana Felman déclare que : « Tout roman contient à la fois la tentation de la folie et la négation de celle-ci. Par un système réflexif au sein duquel, d'une façon ou d'une autre, c'est la folie elle-même qui s'accuse et se dénonce comme telle. Structure schizophrénique, qui se construit pour se détruire, et dont le mode de fonctionnement est celui de sa propre négation »  
103

Mais la folie n'est pas toujours considérée comme anormalité ou une maladie, car ce fléau peut être jugé comme sagesse.

## **2.2 La folie sagesse :**

Est une voyance devine, un fou soit peut-être jugé comme raisonnable et sage qui a un don de voir et de réclamer tout, c'est un miroir de sa société, il ose critiquer quoi et qui que ce soit. Dans ce cas la folie est comme « Une espèce de démiurge, un élu des Dieux détenant la vérité de la société qu'il a pour mission de guérir »<sup>104</sup>

Néanmoins, la folie peut être discernée comme un choix individuel, l'être humain peut se cacher derrière une figure d'un fou afin de pouvoir dénuder les défauts de la société, nommer le masquer car seul le fou peut éclairer les choses flous et s'attaquer à l'interdits (en dénonçant les abus...) sans risquer un danger à soi-même (prison, condamnation...). Le fou est un être courageux qui a un regard lucide sur la société et le monde.

A ce propos Michel Foucault affirme que :

---

<sup>101</sup> Madeleine Borgomano, *Voix et Visages de femmes*, Edition Ceda, 1985, p. 102.

<sup>102</sup><sup>102</sup> Le Petit Robert. Op. Cite.

<sup>103</sup>Shoshana Felman, *La folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil, 1978, P.126.

<sup>104</sup> Alexie Tcheuyap, *Esthétique et folie dans l'œuvre romanesque de Pius Nganda*, Paris, L'Harmattan, Collection Critique littéraires, 1998, p. 10.

Une conscience critique de la folie, qui la reconnaît et la désigne sur fond de raisonnable, de réfléchi, de moralement sage, conscience qui s'engage dans un jugement, avant même l'élaboration des concepts, conscience qui ne définit pas, mais qui dénonce. La folie est éprouvée sous le mode d'une opposition immédiatement ressentie. La conscience de la folie est certaine d'elle-même, c'est-à-dire de n'être folle 105

### **2.3 La Folie révolte :**

La folie peut être prise comme acte de révolte, une lutte contre l'ordre établi que se soit l'ordre familial, social ou conjugal... dans la mesure où le fou se démarque par son opposition aux lois et aux règles. Cette folie est alimentée dans ce roman par la rage et la colère de Fatima Kosra suite à la perte de son cahier d'écolier et son incapacité à contrôler ses gestes et à gérer son comportement. Cette forme de maladie traverse la fin du roman, elle se conçoit par les manies de cette dernière. C'est un syndrome mental caractérisé par une exaltation euphorique, l'expansivité, l'hyperactivité, une instabilité de l'attention. La manie est un épisode de la psychose maniaque dépressive.106

Les manies de notre protagoniste se traduisent par ses comportements violents où elle casse des objets « Une à une, contre le sol, contre le mur, contre les vitres et ces affolants miroirs, et comme si elle voulait mettre un terme à ses tremblements, elle propulse les assiettes. Heurté, le cadre où Martine et son mari sourient plane, atterri à ses pieds. » P 187. « L'esprit occupé à échafauder des plans, je cassais des objets, je trébuchais sur les meubles... » p209.

Elle urine sur elle-même et range le linge dans le frigo, elle provoque son mari qui ne réagit pas.

« J'urinais à même le couvercle de la lunette. Je rangeais du linge et des chaussures et de la vaisselle dans le frigo, qu'il retirait sans un mot, sans un reproche » P 209.

Alexie Tcheuyap témoigne de cette révolte par la folie en disant que :

Si on maintient que la démence est une relation paradoxale au réel, il va de soi que ceux qui s'efforcent de la rectifier ou de l'exorciser accomplissent par ce fait une révolte, et même une révolution lorsqu'ils y parviennent. On peut donc conférer légitimement un contenu

---

<sup>105</sup> Michel Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique, [http : www.psycha.ru.com](http://www.psycha.ru.com).

<sup>106</sup> Le Petit Robert. Op. Cite.

idéologique à la folie qui consisterait à conjurer une réalité faites de crimes horribles, de violences épiques, de prédation et de corruption au sens des mœurs politiques. 107

Selon Michel Foucault, la folie est un « bruit sourd »<sup>108</sup>, c'est une façon de dire ce qui est lourd, révéler l'insupportable et agir par des comportements délirants pour se faire entendre et comprendre, c'est une façon détournée pour demander de l'aide. C'est le cas de Mme Amor qui provoque son mari par ses actes violents. Cela indique aussi l'incapacité de Kosra à faire face à son époux qui plonge dans un silence indifférent et à régler ses problèmes. Dans cet état, la folie semble être une expression, un appel au secours et une demande d'aide.

Pour conclure, nous disons que dans ce roman, la folie désigne d'une part une maladie (nervosité, schizophrénie, frénésie...), d'autre part une sorte de résistance et de révolte contre son mari qui voulait l'a répudié et l'a rapatrié.

---

<sup>107</sup> Alexie Tcheuyap, *Esthétique et folie dans l'œuvre de Pius Ngando Nkashama*, Paris, L'Harmattan, 1998, P.97.

<sup>108</sup> Michel Foucault, « Préface de 1961 », in *Dits et Ecrits*, tome I, texte n°4, p.16.

# CONCLUSION

## CONCLUSION

Dans notre travail de recherche, nous avons traité la question de la violence subie par la femme particulièrement algérienne, qui est un phénomène lié à la décennie noire ». Il s'agit d'une analyse sociocritique des thématiques abordées dans le roman choisi, écrit par Leila Marouane, avec un style violent, colérique qui traduit sa dénonciation de la violence.

Nous avons constaté que l'écriture algérienne durant cette époque se caractérise par une urgence extrême de témoigner de la barbarie qui ravage l'Algérie. Ce témoignage est devenu une obligation pour les intellectuels algériens.

L'analyse de ce roman a permis de comprendre le lien entre la violence faite aux femmes et leurs révoltes. Cette dernière (la rébellion) n'est qu'un résultat des violences et des traumatismes vécus qui l'ont poussé à réagir face à leurs destins malheureux.

Ainsi, la violence est subie sous différentes formes qu'elle soit corporelle, psychique, familial, esclavage, exploitation...

Dès lors, la femme algérienne a lutté pour sa survie et celles des autres femmes du monde entier, qu'elle soit par l'orale ou l'écrit dans le but d'avoir une place dans sa société à côté de l'homme.

Par ailleurs, nous avons constaté que la violence n'est pas nouvelle dans notre société, ceci est dû à des années de guerre et de colonisation. Nous nous sommes penchées sur la guerre de libération qui nous a permis de comprendre la liaison entre les deux époques ainsi que les origines de la guerre civile.

Il est important de signaler que la finalité de ce travail est de décrire le quotidien féminin durant l'époque du terrorisme algérien. La femme qui a subi la sauvagerie des extrémistes islamistes, le bannissement de la société et surtout la famille qui l'ont privée de ces droits à la protection, à la tendresse au tant qu'être victime.

Pour conclure, « Le châtement des hypocrites » est une œuvre par excellence qui traite des vécus réels en les fictionalisant par la création des personnages fictifs. Et Leila Marouane est une écrivaine humaniste avant d'être féministe. Elle entrevoit une voie de liberté pour cette femme opprimée depuis des décennies, voire depuis des siècles. Elle a, par le biais de Kosra franchi le silence et s'est vengé elle-même de ces bourreaux et elle a repris sa propre liberté.

Notre analyse est loin d'être exhaustive, nous aurions souhaité si le temps nous n'avait pas manqué élargir notre étude à d'autres thématiques féministes, ou à d'autres formes de la violence contre les femmes.

# **BIBLIOGRAPHIES**

## 1. Corpus :

Marouane Leila, *Le châtime des hypocrites*, Editions Seuil, Paris, 2001.

## 2. Ouvrages critiques et théoriques :

Genette Gérard, *Palimpseste, La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

Christiane Achour, *Collection poétique*, Ed. Seuil, Paris, 1987.

Christiane Achour, Simone Rezzoug, *Convergences critiques*, OPU, Alger, 1990.

Duchet Claude, *Convergence critique, introduction à la lecture littéraire*, Alger, OPU, 1990.

Jean Paul Sartre, *qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard, Paris, 1948.

Barthes Roland, *Le degré Zéro de l'écriture suivi de nouveaux essais critiques*, Ed Seuil, coll-point, 1972.

Kristeva Julia. *Pouvoirs de l'horreur : Essai sur l'abjection*. Paris : Seuil, 1980.

Paul Ricœur, *dans Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.

Sigmund Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, [1915], Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.

Charles Bonn et Farida Bouali « *Paysage littéraire algérien des années 90 et post-modernisme littéraire magrébin* », in *paysages littéraires algériens des années 90 : témoignage d'une tragédie ?* éd, L'Harmattan, Paris, 1999.

Rachid Mokhtari, *La Graphie de l'horreur*, essai sur la littérature algérienne, Chihab Edition, Alger, 2002.

Benjamin Stora, *La guerre invisible*. Algérie, années 90, Presses de Science po ; 2001.

Chikhi Beida, *problématique de l'écriture dans l'œuvre de Mohammed Dib*, Alger, OPU, 1989.

Pierre Bourdieu, « *Dévoiler et divulguer le refoulé* » dans *l'Algérie, France, islam*, Paris, L'Harmattan.

Benjamin, Stora, « *La mémoire retrouvée de la guerre de l'Algérie* » in *Devoir de mémoire, droit à l'oubli*, Ed. Complexe, 2002.

P. BAUDRY, *violence, soins et tiers social*, Jalmalv, 1996.

Roland Couta Nceau et Jeonna Smith, *Violences psychologiques*, dans la préface de Marie-France Hirigoney, Dunod, Paris, 2014.

Jean Déjeux, *Femmes d'Algérie, Légende, Traditions, Histoire, Littérature*, La Boite à Document, Paris, 1987.

Rabah Soukehal, *Le roman algérien de langue française*. Published, Paris, 2003.

E. Meynier, *Etude Sur L'Islamisme Et Le Mariage Des Arabes En Algérie (1868)*, Réédition Kissinger publishing's, La vergne, USA ; 2010.

Claude Lévi Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, 1948.

Tazi Nadia, Benslama Fethi, « *La Virilité en islam, L'aube proche essai, dans une logique théologique de mainmise réelle sur le corps de la femme* », Paris, 1998.

Toualbi Thaalibi Radia, *Le mariage des filles en Algérie, de l'imaginaire au réel*, Edition Ounoutha, Alger, 2003.

Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1993.

Eloïse Brière, « *Le retour des mères dévorantes* », Notre librairie. Nouvelles écritures féminines, vol. 117, 1994.

Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1961.

Shoshana Felman, *La folie et la chose littéraire*, Paris, Seuil, 1978.

Madeleine Borgomanero, *Voix et Visages de femmes*, Edition Ceda, 1985.

Alexie Tcheuyap, *Esthétique et folie dans l'œuvre romanesque de Pius Nganda*, Paris, L'Harmattan, Collection Critique littéraires, 1998.

Michel Foucault, « Préface de 1961 », in *Dits et Ecrits*, tome I, texte n°4.

### **3. Dictionnaires :**

Le petit Robert.

Dictionnaire de psychologie encyclopédique, sous la direction de Nobert Sillamy, Bordas, Paris, 1980.

### **4. Revues :**

Ngalasso Mwatha Musanji, *langage et violence dans la littérature africaine écrite en français*.

Ali Ait Abdelmalek : *De la notion au concept*, Revue Culture et Célébrités, 2 Avril 2007.

Natacha Ordioni, « *Le seins au cœur des luttes féministes* », in Martine Sagaert, Natacha Ordioni, dir. *Le sein ; des mots pour le dire*, Revue Babel, n°1, transverse, 2015

### **5. La presse :**

Ghania Hammadou, « *Littérature algérienne : l'empreinte du chaos* », *Le Matin* n°2873, lundi 6 août 2001.

Leila Aslaoui, *Les années rouges*, Casbah, Alger, 2000.

Rachid, Boudjedra, « *Textualité, sexualité et mystique* », in le *Matin* ; n°3407 ; 30/04/2003.  
Marie *Estripaut-Bourjac*, *L'Écriture de l'urgence en Amérique Latine*, presses Universitaires de Bordeaux.

Déclaration sur l'élimination de la violence contre les femmes, Résolution 48/104 de l'Assemblée Générale de L'ONU.

## **7. Romans :**

Sabbar Leila, *La jeune fille au Balcon*, Le seuil, 1996.

*Assia Djébar*, *Le Blanc de l'Algérie*, Éd. Albin Michel, Paris, 1996.

## **8. Sites Internet :**

[www.trs.ch/...440294](http://www.trs.ch/...440294). Leila Marouane.

Névine El Nossery, *Témoignages fictionnels au féminin : Une réécriture des blancs de la guerre civile algérienne*, Amsterdam-New York, N Y 2012.  
<https://books.google.dz/books?isbn:9401208670>.

<https://autricesecarlatelacie.files.wordpress.com/.../axelle-hs-2016-14-15-Leila-marouane...>

[www.youscribe.com/.../langage-et-violence-dans la](http://www.youscribe.com/.../langage-et-violence-dans-la) littérature-africaine-écrite-en-français.

<https://www.etudes-litteraire.com/figures-de-styles/ironie.php>.

[www.reflexiondz.net/Les-viols-commis-par-les-soldats-français](http://www.reflexiondz.net/Les-viols-commis-par-les-soldats-français).

[WWW.UNIVORAN](http://WWW.UNIVORAN) 2.dz/ VRPG 2/laboratoires/ LADICIL/index.php/description.../equipe-i.

[https://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS\\_Chlotilde-2.pdf](https://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS_Chlotilde-2.pdf)

[www.gnandomboeni.com/mariage1.html](http://www.gnandomboeni.com/mariage1.html).

<https://www.erudit.org/fr/revues/rf/1998-v11-n2-rf1658/058008ar>.

[www.larousse.fr](http://www.larousse.fr).

<https://www.erudit.org/fr/revues/rf/1998-v11-n2-rf1658/058008ar>.

## **9. Entretiens :**

Entretien inédit avec L. Marouane, réalisé par Birgit Mertz-Baumgartner. Le 15 janvier 2000.

# **TABLES DES MATIERES**

<b>INTRODUCTION GENERALE</b>	<b>1</b>
<b>Première partie :</b>	<b>4</b>
<b>Chapitre I : Etude du roman.</b>	<b>4</b>
1.1 Analyse du titre :	4
2.1 Résumé du roman :	6
<b>Chapitre II : L'écriture algérienne durant la décennie noire.</b>	<b>7</b>
2.1 Ecriture de l'urgence :	7
2.2 L'écriture Féminine des années 1990 :	9
2.3 Devoir obligatoire de témoigné :	10
<b>Chapitre III : L'écriture Marouanienne :</b>	<b>13</b>
3.1 Une écriture violente :	13
3.2 Ecriture thérapeutique :	15
3.3 Ecriture fragmentaire :	15
3.4 L'oralité dans « Le Châtiment des hypocrites » :	16
3.5 L'écriture, un champ de liberté :	17
3.6 Ecriture burlesque :	18
<b>Chapitre IV : Les racines de la violence et ses différents types.</b>	<b>22</b>
4.1 Les origines de la violence :	22
4.2 La thématique de la violence :	26
4.2.1 La violence physique :	29
4.2.2 La Violence sexuelle	29
4.2.3 Le mariage arrangé :	34
4.2.4 La violence psychologique :	37
<b>Deuxième partie : La révolte.</b>	<b>43</b>
<b>Chapitre I : La rébellion à travers la prostitution, la nudité, la mixité, l'avortement et l'homicide.</b>	<b>43</b>
1.1 La prostitution :	44
1.2 La nudité :	46
1.3 La mixité :	47
1.4 L'avortement :	49
1.5 Le meurtre :	51
<b>Chapitre II : La folie</b>	<b>54</b>
2.1 La folie malade :	54
2.2 La folie sagesse :	55

<b>2.3 La Folie révolte :</b>	<b>56</b>
<b><i>CONCLUSION</i></b>	<b>58</b>